Les nouveaux jardins de Babylone. Climat, mondes urbains, mondes végétaux

Thierry ROGER
Université de Rouen Normandie
CÉRÉdI – UR 3229

Il ne s'agit pas de refouler la nature dans quelque réserve, il faut la réintégrer dans notre vie.
Bernard Charbonneau, *Le Jardin de Babylone*, 1969.

tristes capucines
que Paris assassine
[…]
à Paris les arbres, généralement, sont en bois.
Jacques Roubaud, *La Forme d'une ville change plus vite, hélas, que le cœur des humains*, 1999.

Soudain, toute la ville éclate d'arbres.
Jean Giono, *Les Vraies Richesses*, 1937.

Les mauvaises herbes des lotissements urbains sont porteuses du même enseignement que les séquoias.
Aldo Leopold, *Almanach d'un comté des sables*, 1949.

Il y a de l'utopie / Dans un brin d'herbe / Et sans cela / Il ne pousserait pas.
Guillevic, *Art Poétique*, 1989.

Quel meilleur antidote aux trépidantes contraintes de notre vie urbaine que le spectacle d'un jardin planté d'arbres ?
Francis Hallé, *Éloge de la plante. Pour une nouvelle biologie*, 1999.

Quelle est donc cette herbe qui nous dicte sa loi ?
Gilles Clément, *Jardins, paysage, génie naturel*, 2011.

L'escargot d'Amsterdam combat l'îlot de chaleur urbain.
Nicolas Gilsoul, *Bêtes de villes*, 2019.

Cité-Jardin. Utopies littéraires et expérimentations sociales autour des villes végétales, sous la direction de Thierry Roger (URN, CÉRÉdI), avec la collaboration d'Yvette Vaguet (URN, IDÉES) et Charly Machemel (URN, CETAPS).
(c) Publications numériques du CÉRÉdI, « Actes de colloques et journées d'étude (ISSN 1775-4054) », nº 38, 2026.

Cet ouvrage cherche à penser ensemble la question récente de la « nature en ville » avec la réponse ancienne de la « cité-jardin », selon un jeu de similitudes et de différences, quand la cité-jardin constitue pour certains un « modèle écosystémique[1] » majeur destiné à penser le monde urbain de demain. C'est une manière de relire, dans le contexte de ce que certains nomment « l'urbanocène », l'anthologie de Françoise Choay publiée en 1965, *L'Urbanisme, utopies et réalités*, qui nomment certaines grandes figurent évoqués dans cet ouvrage (Morris, Howard, Jules Verne), dans laquelle elle proposait trois modèles urbanistiques[2] : un modèle « progressiste », caractérisé par le mécanisme, le rendement et l'efficacité, la mise en place d'un espace ouvert en lien avec l'idéologie hygiéniste, la géométrisation, l'hyper-rationalisation, la présence d'un espace découpé selon les grandes fonctions sociales (Charles Fourier, Le Corbusier) ; un modèle « culturaliste », nostalgique de la belle unité perdue, marqué par l'organicisme et le romantisme (John Ruskin, William Morris ; Ebenezer Howard) ; enfin, un modèle « naturaliste » (Frank Lloyd Wright), défini par la dispersion des unités, l'acentrisme, la présence d'un réseau de routes terrestres et aériennes, l'adéquation à la morphologie naturelle du site. Selon nous, il faudrait reformuler la critique que Françoise Choay nomme « humaniste » du modèle « progressiste », présente chez Patrick Geddes et son disciple Lewis Mumford, figures certes à redécouvrir aujourd'hui. Cependant, il semble difficile de se contenter de penser l'alternative à « technotopia » avec des catégories anthropocentrées comme celle d'« *anthropopolis*[3] » ; il faut dessiner une *ecotopia*[4] ou une *ecopolis*, passer d'un aménagement dit « humaniste » à un aménagement écocentré, écologiste, ce que Thierry Paquot et d'autres nomment un « ménagement[5] ». Il n'y a plus à hésiter entre « ville asphalte » et « ville verte[6] ». Il semble difficile de se contenter d'un voile suspendu dans la ville pour se protéger des ardeurs du soleil comme dans le *Voyage en Icarie* (1840) d'Étienne Cabet. Il faudrait reprendre la question fracassante de l'historien américain Lewis Mumford : « entre l'utopie et la nécropole nous reste-il encore un choix[7] ? » Tout récemment, pour le biologiste Stefano Mancuso, les villes « anthropomorphes » conçues sur le modèle de l'anatomie du corps humain, largement dominantes de Vitruve à Le Corbusier, doivent céder à la place à un tout autre paradigme, celui de la ville végétale ou *phytopolis* capable de corriger la « rupture métabolique » entre ville et campagne, capable de réduire l'empreinte écologique des urbains, capable de robustesse face au changement climatique en cours : « la ville sous la forme d'un organisme en parfaite symbiose avec le reste du monde vivant, une entité dont la structure s'inspirerait de celle des plantes[8] ».

L'idée de « cité-jardin », revisitée et mise en perspective, offre alors une réalité assez bien délimitée au sein de l'histoire de l'urbanisme social, de l'histoire des villes

[1] Ginette Baty-Tornikian et Valérie Foucher-Dufoix, « Partie 4. Villes-jardins de demain. Introduction », dans *Des cités-jardins pour le XXIe siècle. Valorisation, préservation, perspectives*, Marseille, Parenthèses, 2022, p. 320.
[2] Françoise Choay, *L'Urbanisme, utopies et réalités. Une anthologie* [1965], Paris, Seuil, 2014, p. 30-53.
[3] Ce sont les mots et concepts de Françoise Choay (*ibid*., p. 54 et p. 58).
[4] Nous empruntons le néologisme au romancier américain Ernest Callenbach : voir son utopie écoféministe *Ecotopia*, publiée initialement en 1975, dans le contexte de la contre-culture californienne (Paris, Gallimard, coll. « Folio SF », 2021).
[5] Cette substitution polémique du *ménagement* du territoire à son *aménagement* se trouve déjà sous la plume de Bernard Charbonneau, dans son essai roboratif *Tristes Campagnes* : « Ou bien pour une fois, aménagement signifiera-t-il tant soit peu ménager la nature et les naturels ? » (L'échappée, 2023, p. 145).
[6] Françoise Choay, *L'Urbanisme, utopies et réalités*, *op. cit*., p. 76.
[7] Lewis Mumford, *La Cité à travers l'histoire*, Paris, Seuil, 1964, p. 3.
[8] Stefano Mancuso, *La Cité vivante. Comment mettre des plantes dans notre vie* [2023], Paris, Albin Michel, 2026, p. 13.

industrielles et ouvrières, dans un contexte spécifique, celui de l'Angleterre de la fin du XIX^e^ siècle, marqué par la pollution de l'air et des cours d'eau, la forte mortalité infantile : on rêvait de « combinaison Ville-Campagne », dans un climat idéologique qui était celui de l'hygiénisme et du « besoin de soleil », comme de l'associationnisme. Au cœur du projet initial se mêlaient en effet « question sociale » et « question urbaine » : surpopulation, crise du logement, paupérisation, insalubrité. La *Garden-City* peut alors se voir définie comme une réponse non-marxienne au Marx des *Manuscrits de 1844* : refuser de voir l'homme « retourner à sa tanière », logé dans une maison qui lui est radicalement étrangère, « maison de mort », et non « maison de lumière », « empestée par le souffle pestilentiel et méphitique de la civilisation[9] ». Notre moment historique, très différent – les villes de l'anthropocène, de l'*urbanocène* – pose la question de l'habitabilité des villes autrement, tout en renouant avec cet héritage, qu'il reste à préciser. Le livre part donc d'une hypothèse fondée sur une lecture actualisante du passé : s'intéresser à la question de l'héritage du mouvement des *Garden Cities* dans le contexte de la catastrophe bioclimatique et de l'habitabilité des villes en prenant acte du passage de l'hygiénisme à l'écologisme, comme de la dimension planétaire du fait urbain, prophétisée par Henri Lefèvre dans les années 70. De fait, les villes couvrent 2 % de la surface terrestre, mais consomment les ¾ des ressources utilisées annuellement[10]. Ajoutons que 75 % des humains vivraient dans les villes en 2050. Dans ces conditions, nature, jardins et « espaces verts » ne peuvent plus seulement constituer un décor, un spectacle, une source de loisir et d'agrément. Le végétal entre de plein droit dans ce qui fonde la condition d'habitabilité des villes.

Cette publication contribue ainsi à une généalogie pluridisciplinaire de l'idée de « nature en ville », sujet devenu institutionnel depuis une vingtaine d'années au moins. Donnons quelques jalons. En 2005, Nigel Dunnet et Noël Kingsburg consacrent un livre aux « Toits et murs végétaux » (Éditions du Rouergue), quand Emmanuel Boutefeu s'intéresse à la « demande sociale de nature en ville », au sein d'une « Enquête auprès des habitants de l'agglomération lyonnaise » (Collection Recherche n^o^ 154 PUCE-CERTU) ; en 2006, l'Atelier Parisien d'Urbanisme livre un *Atlas de la nature à Paris*, conçu sous la direction de Jean-Baptiste Vaquin (Seuil) ; en 2007, le Conseil Économique et Social publie un rapport substantiel de plus de 150 pages, signé Bernard Reygrobellet : « La nature dans la ville. Biodiversité et urbanisme » ; en 2011, la Cité de l'Architecture et du Patrimoine organise une exposition qui a pour titre « La ville fertile. Vers une nature urbaine ». Un colloque international se tient en 2013 à la Maison de l'Architecture de Paris, consacré à la « Nature urbaine en projets. Vers une nouvelle alliance entre nature et ville[11] ». Quant à la revue *Métropolitiques*, elle proposait un numéro en 2013 qui s'ouvraient par une série de questions qui sont encore les nôtres :

> Quelles formes peut prendre et prend la nature dans nos villes ? Quelle est la place donnée à l'agriculture en ville ? Comment concilier le désir d'urbanité et de nature de l'homme ? Qu'est-ce cela implique en matière d'aménagement public, de gouvernance, de formation des aménageurs ? Quels rôles jouent le paysage et les espaces publics dans ces processus ? L'enjeu est de mieux saisir la manière dont les villes pourraient être aménagées en prenant mieux en compte le désir de

[9] Cité par Françoise Choay, *L'Urbanisme, utopies et réalités*, *op. cit*., p. 193.
[10] Nathalie Blanc et Lydie Laigle, « Récits urbains et adaptation au changement climatique », *De la ville durable à la nature en ville*, dir. Isabelle Hajek, Philippe Hamman, Jean-Pierre Lévy, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 2015, p. 255.
[11] Voir Catherine Chomarat-Ruiz (dir.), *Nature citadine*, Archibooks, 2014. La formule se retrouve au même moment dans le volume dirigé par Marie Mianowski, Sylvie Nail et Pierre Carboni, *La Nature citadine. En France et au Royaume-Uni. Concevoir, Vivre, Représenter*, Rennes, PUR, 2015.

> nature des citadins et en remettant à l'honneur la nature, la promenade et l'esthétique sans générer de nouvelles inégalités socio-spatiales[12].

Ce faisceau de questions n'épuise pas le sujet, puisqu'il oblitère à cette date l'immense défi climatique, et qu'il convient de penser en outre l'approche par « services écosystémiques », la structuration des sols et la lutte contre les inondations, la dépollution, la climatisation « naturelle », l'écologie mentale, les bienfaits psychologiques du végétal.

Nous envisageons alors ici l'idée de « Cité-Jardin » majuscule dans une sens large, aussi archétypal qu'historique, en la traitant comme un « concept nomade[13] », capable de migrer de l'Angleterre d'Ebenezer Howard à la France d'Henri Sellier[14], de l'utopie littéraire à l'expérimentation sociale, de l'urbanisme à la géographie, de l'esthétique à la philosophie de l'urbain, de l'écologie humaine à l'écologie des écosystèmes.

Cela dit, malgré cette actualité liée aux effets des rapports du GIEC comme aux conséquences du changement climatique sensibles dans les corps, les modes de vie ou les infrastructures, on peut rappeler que le lien entre vie urbaine et milieu naturel s'est bien évidemment toujours posé. Le corpus hippocratique et le fameux traité consacré aux « airs », aux « eaux », et aux « lieux[15] », réfléchit sur les meilleures conditions d'habitabilité dans une logique sanitaire. Enquêter sur la santé revenait à enquêter sur le soleil, les eaux, les vents, ces *circumfusa* que la science écologique pense selon d'autres paradigmes aujourd'hui.

« Nature en ville » : le mot et la chose

L'idée de « nature en ville » au sens littéral est aussi vieille que la réalité des villes. Comme toujours, il convient de bien distinguer le mot et la chose, sans bien sûr nier les ruptures historiques ou les changements de paradigme. Le *Jardin* change de formes et de fonctions, ajoute des fonctions nouvelles à des fonctions anciennes ; l'archétype se réalise en *vergers*, *allées*, *promenades*, *parcs*, *squares*, *espaces verts*, jusqu'aux récentes *cours-oasis*, *fermes urbaines* ou *forêts urbaines*.

L'histoire urbaine a toujours été liée au végétal[16], comme le rappelle Hervé Brunon dans sa récente *Histoire des jardins*. Des espaces ouverts végétalisés sont attestés dès l'Antiquité en Mésopotamie ; l'*Épopée de Gilgamesh* y fait allusion[17]. La plus ancienne représentation d'un « jardin », figurant sur un vase d'albâtre, remontant au IV^e^ millénaire avant notre ère, a été découverte en 1934 sur le site d'Uruk[18]. Il s'agit d'un verger irrigué réunissant palmier dattier et lin. Gilles Clément, de même, ne sépare pas les enclos

---

[12] En ligne : https://metropolitiques.eu/Nature-s-en-ville.html#sommaire, page consultée le 10 novembre 2026.

[13] Isabelle Stengers (dir.), *D'une science à l'autre. Les concepts nomades*, Paris, Éditions du Seuil, 1988.

[14] La notion doit être précisée culturellement : il y a de nombreuses acclimatations, des variantes nationales, régionales, des cités-jardins à la française, à la japonaise, à l'allemande, etc. L'accent mis sur la polarité urbaine ou la polarité jardinière n'est pas la même partout. Pour plus de précisions, voir Thierry Paquot, « La diffusion d'un modèle et son adaptation », *Terre urbaine*, Paris, La Découverte, 2006, p. 66-71.

[15] Voir Hippocrate, *Airs, eaux, lieux*, Paris, Rivages Poche, 1995.

[16] Nous laissons de côté ici dans le cadre du projet HELIOS la question de la faune urbaine, comme celle des relations entre les villes et les fleuves ou les rivières.

[17] Hervé Brunon, *Histoire des jardins*, Paris, PUF, 2024, p. 24. Sur les jardins de l'Antiquité, voir aussi par exemple Pierre Grimal, *Les Jardins romains. À la fin de la République et aux deux premiers siècles de l'Empire. Essai sur la naturalisme romain*, Paris, Éditions de Boccard, 1943 ; *L'Art des jardins*, Paris, PUF, 1964.

[18] *Ibid*., p. 4.

cultivés de la sédentarisation, quand les premiers peuples fixés au sol élaborèrent « leurs premières fondations et, partant, leur premier jardin[19] ».

Le monde gréco-romain poursuit cette tradition. Le nom de Cimon, stratège et homme politique grec, célébré par le philosophe Plutarque au Ier siècle de notre ère dans ses *Vies parallèles*, reste attaché à l'embellissement végétal d'Athènes, à la création des jardins de l'Académie, qui seront ensuite évoqués dans le *Phèdre* de Platon, Thierry Roger revient sur ce point dans son article. Le geste de ce premier *homme qui plantait des arbres*, pour pasticher Jean Giono, mérite d'être rappelé aujourd'hui :

> Il fut aussi le premier à orner la ville de ces fameux lieux d'agrément si nobles et si raffinés qui, peu de temps après, devaient être tellement en vogue. Il planta des platanes sur l'agora et transforma l'Académie, jusque-là sèche et aride, en un bois irrigué qu'il orna d'allées dégagées et de promenades ombragées[20].

Cet événement athénien avait déjà trouvé un écho chez Aristophane (*Nuées*, 1008), puis chez Pline l'Ancien dans sa monumentale *Histoire naturelle* (XII, 5, 9), qui mentionne en particulier lui aussi ce *platane* paradigmatique : « c'est Pline qui signale sa présence, *in ambulatione*, dans l'Académie[21] ».

La ville médiévale, close derrière ses remparts, établissant un rapport surtout utilitaire aux plantes, présentant des jardins privés, semblerait faire de la nature « davantage un repère familier qu'un ornement[22] ». Les pratiques de transformation des villes par la végétalisation, répondant à des logiques multiples – en partie convergentes, en partie successives selon les périodes – *esthétiques*, *politiques*, *sanitaires*, *économiques*, *scientifiques*, *récréatives*, *sportives*, vont émerger au XVIe siècle et se développer aux XVIIe et XVIIIe siècles. Cette histoire des relations entre espace urbain et monde végétal, pavés et plantes, bitume et botanique, a été relatée de manière très documentée en 2017 dans une synthèse très éclairante[23], qu'il serait impossible de reprendre ici dans l'ampleur de son érudition. Les auteurs démontrent que la ville ne s'est pas seulement construite « contre la nature[24] ». Donnons seulement quelques idées centrales illustrées dans l'ouvrage, en lien avec notre sujet, ce que nous appellerions les *utopies urbano-végétales*, plus ou moins « concrètes », à savoir plus ou moins réalisées.

Un des axes de cette histoire des XVIIIe et XIXe siècles concerne l'hygiénisme, dans un contexte épistémologique longtemps marqué par les « théories miasmatiques[25] », en amont de la révolution pasteurienne. Le végétal, « allié des médecins dans la bataille engagée pour l'embellissement et l'assainissement des villes[26] », intervient en particulier comme réponse aux épidémies de choléra de 1832, 1848-1849, et 1853-1854. L'idéal postrévolutionnaire entend tout à la fois rationaliser, verdir et aérer, comme le soulignent les historiens Charles-François Mathis et Émilie-Anne Pépy : « ces espoirs s'expriment dans les utopies urbanistiques qui se multiplient à partir de la Révolution française. Toutes accordent une place grandissante à une nature conçue comme un élément d'ordre, de

---

[19] Gilles Clément, *Jardins, paysage et génie naturel*, Paris, Collège de France éditions, 2011, p. 59.
[20] Plutarque, *Vies parallèles. Cimon*, XIII, 7, cité par Hervé Brunon, *Histoire des jardins*, *op. cit*., p. 25.
[21] Nereia Terceo Sanmartin, Marco V. García Quintela, « Le *Phèdre* de Platon et l'Académie », dans « Les lieux de savoir dans l'Athènes démocratique », *Dialogues d'histoire ancienne*, dir. Marco V. García Quintela, Étienne Helmer, Arnaud Macé et Noémie Villacèque, 2023/S27 Supplément 27, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, p. 437.
[22] Charles-François Mathis, Émilie-Anne Pépy, *La Ville végétale. Une histoire de la nature en milieu urbain (France, XVIIe-XXIe siècle)*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2017, p. 19.
[23] Charles-François Mathis, Émilie-Anne Pépy, *La Ville végétale*, *op. cit.*
[24] *Ibid*., p. 232.
[25] *Ibid*., p. 36.
[26] *Ibid*., p. 31.

beauté et d'hygiène. » Et de citer les *Mémoires* du préfet Rambuteau, qui résumait sa mission auprès des Parisiens de la Monarchie de Juillet par la formule « donner de l'eau, de l'air, de l'ombre » ; la ville d'Arc-et-Senans (1774-1779), doté d'un « boulevard circulaire planté d'arbres », ou encore le Familistère de Guise du fouriériste Jean-Baptiste Godin, construit entre 1859 et 1884, avec son jardin d'agrément qui « sépare le palais de l'usine, protégeant ainsi les habitants des fumées[27] ». Quant à l'historien de la sensibilité Henri Corbin, il rappelle que la rationalité du XVIII^e siècle procède à un « réaménagement » des modèles antiques, de l'idylle et de la pastorale de la Renaissance, et révèle « une attention nouvelle portée à la respiration, aux bienfaits de l'aération, au désir de fuir les miasmes de la ville, de se réfugier loin des "vapeurs épaissies" des grandes agglomérations. À ce propos, l'arbre, grand ventilateur naturel, joue un rôle essentiel[28] ». En cette fin de siècle « naturiste[29] », au sens littéraire du terme, le Zola des *Trois Villes* vante dans *Paris* (1898) « tout ce plaisir de se sentir libre et bien portant en pleine nature[30] », tout comme les mérites des échappées en forêt à « bicyclette », qui permettent « l'heureuse conquête, les bains d'air et de clarté qu'on va prendre en pleine nature, ce retour à notre mère commune, la terre[31] ».

Dans ce volume, le texte de Patrick Matagne consacré au roman de Jules Verne *Les Cinq Cents Millions de la Bégum* (1879), construit sur l'opposition entre deux modèles urbains – les fictives « France-Ville » et « Stahlstadt », la *Cité de l'Acier* – sur fond de conflit nationaliste franco-allemand, rappelle que la ville industrielle « délétère[32] » nourrit l'imaginaire romanesque de l'époque, citant « Coal-City » dans *Les Indes Noires* (1877), autre roman de Verne, qui fait écho à « Coketown » de Dickens, image de Manchester, dans *Hard Times: For These Times* (*Les Temps difficiles*, 1854). L'heure est à l'hygiénisme ; les années 1870-1880 multiplient sociétés, comités, congrès sur le sujet, et le romancier français s'inspire de ce discours social dominant pour construire la rhétorique de son fictif docteur Sarrazin, concepteur de France-Ville. Mais cette cité idéale s'inspire aussi des vues du médecin anglais Benjamin Ward Richardson, auteur en 1876 de *Hygeia, a city of Health*, en référence à Hygie ou Hygée, « la déesse romaine de la santé, de la propreté et de l'hygiène », comme le précise Patrick Matagne. Un extrait d'*Hygeia* montre les enjeux de cet urbanisme vert représentatif de ce moment hygiéniste, qui allie géométrie et végétalisation intégrée, tout en étant contrôlée :

> Les rues du nord au sud, qui croisent les artères principales à angle droit, ainsi que les rues secondaires qui leur sont parallèles, sont toutes larges et, grâce à la faible hauteur des maisons, parfaitement aérées et baignées de soleil en journée. Elles sont plantées d'arbres de chaque côté et, en de nombreux endroits, d'arbustes et de conifères. Tous les espaces entre les arrières des maisons sont des jardins[33].

---

[27] *Ibid*., p. 37.
[28] Henri Corbin, *La Douceur de l'ombre. L'arbre, source d'émotions, de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Flammarion, 2014, p. 297.
[29] Rappelons qu'un *Manifeste naturiste* signé Maurice Le Blond et Saint-Georges de Bouhélier paraît en 1897 dans *Le Figaro* ; la *Revue naturiste* est créée la même année. Le Blond venait de publier en 1896 un *Essai sur le naturisme* (Mercure de France). Sur la dimension sociale, et non seulement littéraire, de ce mouvement, voir Arnaud Baubérot, *Histoire du naturisme : le mythe du retour à la nature*, Rennes, PUR, 2004.
[30] Émile Zola, *Paris* [1898], éd. Jacques Noiray, Paris, Gallimard, 2010, p. 447.
[31] *Ibid*., p. 450-451.
[32] Voir Sabine Barles, *La ville délétère : médecins et ingénieurs dans l'espace urbain. XVIII^e-XX^e siècle*, Seyssel, Champ Vallon, coll. « Milieux », 1999.
[33] Extrait cité par Patrick Matagne.

Ajoutons que ce livre de Richardson, connu d'Ebenezer Howard, va nourrir la création bien réelle cette fois de la *garden-city* de Welwyn. L'article de Patrick Matagne qui rappelle les liens entre Jules Verne et le géographe anarchiste Élisée Reclus, repose, après Kevin Ewen[34], la question des limites de la (re)lecture environnementale de Jules Verne. On découvre un écrivain attentif à la pollution de l'air (*Le château des Carpathes*, 1892 ; le posthume et sombre *Paris au XX^e siècle*, 1994), comme à la décarbonation de l'atmosphère, au recyclage de la chaleur, mais aussi à la botanique tropicale, ou encore au chauffage des serres (*Les Cinq Cents Millions de la Bégum*). Il se dégage de ce parcours moins une conscience proto-écologique qu'une promotion de ces valeurs héritées des Lumières que sont « ordre, propreté, urbanisme rationnel et scientifique ». La nature dans la cité idéale de Verne reflète « un moment particulier du passage de l'hygiénisme à l'écologie ».

Cette dimension hygiéniste se retrouve encore dans l'histoire des cités-jardins à la française qui resurgit dans le corpus narratif contemporain analysé par Arthur Pétin, sous la forme, dirait-on, d'un « passé qui ne passe pas », cette « nostalgie chromo » dont parle Maylis de Kerangal dans *Pierre feuille ciseaux* : « lorsque des visées natalistes et hygiénistes sont mises en lumière, chez Didier Eribon et Dan Nisand, c'est ce passé qui préside à l'appréhension de la cité-jardin paternaliste. » Dans *Retour à Reims*, l'auteur note, à propos de la population ouvrière, que « la propagande nataliste s'accompagna donc de projets urbanistiques pour assurer à ces nouveaux piliers de la nation régénérée un habitat décent. » Dans le roman de Nisand, *Les Garçons de la cité-jardin*, une stèle célébrant les valeurs fondatrices de la cité-jardin vante les « bonnes conditions d'hygiène et de moralité ». Cette dimension politique occulte alors complètement le volet végétal. Le modèle francilien, on le sait, et nous allons y revenir, n'est pas le modèle howardien.

Dans un esprit un peu similaire à celui de Patrick Matagne, l'article de Valérie Stiénon explore un corpus assez oublié de récits qui entrent tout à la fois dans une préhistoire de la science-fiction et une genèse de la conscience socio-environnementale. Il s'agit de proposer une écoute écocritique de romans dystopiques publiés entre 1840 et 1950, à savoir, ce que l'on nomme désormais des « écofictions », marquées ici par la négativité : « climat déréglé » ou « biotope menacé ». Cet article exhume alors une famille de textes qui prennent pour espace romanesque la ville de demain et la nature abîmée, dans un contexte de détérioration radicale des manières d'habiter. Nous donnons ici ces textes dans l'ordre chronologique de leur publication :

– Émile Souvestre, *Le Monde tel qu'il sera* (1846)
– Alfred Franklin, *Les Ruines de Paris en 4875* (1875)
– Jules Verne, *Les Cinq Cents Millions de la Bégum* (1879)
– Didier de Chousy, *Ignis* (1883)
– Léon Daudet, *Les Morticoles* (1894)
– Gustave Guitton, *Ce que seront les hommes de l'an 3000* (1907)
– Anatole France, *L'Île des Pingouins* (1908)
– Rosny aîné, *La Mort de la Terre* (1910)
– Henriot (pseudonyme d'Henri Maigrot), *Paris en l'an 3000* (1912)
– Claude Farrère, *Les Condamnés à mort* (1921)
– Henri Allorge, *Le Grand Cataclysme* (1922)
– Léon Groc, *On a volé la tour Eiffel* (1923)
– André Maurois, *Voyage au pays des Articoles* (1927)
– Jacques Spitz, *Les Évadés de l'an 4000* (1936)

[34] *La question environnementale chez Jules Verne. Écrire, prédire, prévenir la catastrophe écologique*, Lyon, PUL, coll. « littérature et idéologies », 2024.

– Régis Messac, *La Cité des asphyxiés* (1937)
– Jacques Spitz, *La Guerre des mouches* (1938)
– René Barjavel, *Ravage* (1943)
– Régis Messac, *Valcrétin* (1943)
– Xavier de Langlais, *L'Île sous cloche* (1946)

L'écrivain, souligne Valérie Stiénon, crée alors des « mondes alternatifs où il ne fait pas bon vivre » : nulles « solutions fondées sur la nature », pour reprendre l'axe de recherche du projet HELIOS, mais des *problèmes fondés sur la culture*. Ainsi, dans *La Mort de la Terre*, comme dans *Le Grand Cataclysme*, l'épuisement des ressources causée par une humanité prédatrice fait disparaître les villes ; la minéralité triomphante est celle de la géologie, et non de l'urbanisme, quand ces romanciers « substitue[nt] à la centralité humaine une échelle d'observation plus vaste et un regard surplombant qui rendent modeste l'existence de l'homme en tant que créature parmi d'autres ». Rosny aîné décrit ainsi cette apocalypse minérale, anti-organique : « Après trente mille ans de lutte, nos ancêtres comprirent que le minéral, vaincu pendant des millions d'années par la plante et la bête, prenait une revanche définitive ». Didier de Chousy, auteur d'*Ignis*, entrevoit la disparition des hommes dans la pollution : « l'atmosphère terrestre deviendra aussi obscure qu'un brouillard de Londres, et le genre humain, à tâtons, périra asphyxié dans cette fumée ». Régis Messac, avec sa *Cité des asphyxiés*, imagine aussi un monde post-aérien, complétement souterrain : « comme un pou, l'homme s'est enfoncé dans l'épiderme planétaire », ligne narrative que l'on retrouvera dans *Les Évadés de l'an 4000* (1936) de Jacques Spitz. Avec cette « vie intra-terrestre », la *cité-terrier* et la *cité-troglodyte* prennent le pas sur la *cité-jardin*[35]. Par ailleurs, dans *Le Grand Cataclysme*, on assiste à la fin du récit, après la ruine des villes, à « la formation d'un village nommé Néokentropol, où les survivants parviennent à remettre en culture d'anciennes plantes à partir de graines conservées dans les musées, notamment le blé, symbole du retour à la terre nourricière ».

Mais en dehors de ces configurations globales portant sur l'avenir de l'espèce et de la Terre vivante, la question adressée à ce corpus écofictionnel est la suivante : « Que nous enseignent les dystopies sociales sur l'articulation entre urbanisation et nature ? La nature est-elle condamnée à disparaître ? » Valérie Stiénon distingue alors trois types de situation-problème liée à la « fragilisation de la nature » : « nature menacée » ; « nature sous contrôle » ; « cité dénaturée ».

Dans le monde des « Articoles » cher à André Maurrois, la nature, filtrée par la « bibliothèque », s'efface au profit d'une vision artistique et artificielle. Chez Jules Verne, nous rencontrons une nature urbaine contrainte, soumise aux impératifs hygiénistes, ce qui conduit à une « aseptisation rationnelle des espaces », ou bien une forme de « surcodage utopique », pour décrire France-Ville, prototype idyllique de la ville-nature harmonisant air et eau, Valérie Stiénon s'écartant ici de la lecture proposée par Patrick Matagne, plus écologique :

> Cachée dans d'épais massifs de lauriers-roses et de tamarins, la cité s'allongeait gracieusement au pied des Cascade-Mounts et présentait ses quais de marbre aux vagues courtes du Pacifique, qui venaient les caresser sans bruit. Les rues, arrosées avec soin, rafraîchies par la brise, offraient aux yeux le spectacle le plus riant et le plus animé. Les arbres qui les ombrageaient bruissaient

[35] On voit que des romans comme *Les Cavernes d'acier* (Isaac Asimov, 1954), *Les Écumeurs du silence* (Michel Jeury, 1980), ou plus récemment *Silo* de Hugh Howey (*Wool*, 2011-2012) poursuivent cette longue tradition narrative renvoyant l'espèce humaine sous terre. La SF parle d'infra-terrestre, d'intra-terrestre, et pas seulement d'extra-terrestre.

> doucement. Les pelouses verdissaient. Les fleurs des parterres, rouvrant leurs corolles, exhalaient toutes à la fois leurs parfums. Les maisons souriaient, calmes et coquettes dans leur blancheur. L'air était tiède, le ciel bleu comme la mer, qu'on voyait miroiter au bout des longues avenues.

Par ailleurs, un récit comme *Les Condamnés à mort* de Claude Farrère pousse très loin la disjonction entre Cité et Jardin, en développant « l'industrialisation du cadre urbain », réduit à des blocs gris monumentaux, uniformisés, au nom de « l'asservissement de l'ordre naturel aux impératifs utilitaristes de l'humain ».

Le scénario symétrique existe aussi : la disparition complète de la Cité au profit du Jardin, sur fond de catastrophisme apocalyptique et de mythologie pastorale. Avec *Ravage*, René Barjavel « plaide ainsi pour un retour à la nature à la suite de l'effondrement de la structure urbaine, provoqué par l'épuisement de l'électricité – conséquence logique d'un progrès non maîtrisé dont l'homme devient lui-même la victime ». Ce roman néo-rural, et très patriarcal, décrit un « retour contraint à l'ordre naturel dans une perspective conforme à l'idéologie pétainiste du moment ». Nous sommes très loin du rêve « éco-socialiste » de Morris et Howard.

Mais il convient de souligner que naissent très majoritairement dans ces fictions des univers urbains radicalement « dénaturés » : « Industria City », et non *Garden City*, dans *Ignis* ; « Kentropol » dans *Le Grand Cataclysme* ; « Tombouctou 2 » arrosée de pluies artificielles dans *Les Évadés de l'an 4000* ; « île sous cloche » abolissant la distinction entre le jour et la nuit grâce à un « dôme de cristal » et mise en culture de l'humain dans un « Jardin des fleurs de chair » chez le romancier de Xavier de Langlais. Comme l'écrit Valérie Stiénon de manière synthétique, « entropie et anthropisation semblent aller de pair ».

Ainsi, la science-fiction, quelle que soit son orientation – *monde perdu*, *veine apocalyptique* ou *space opera* – devient un observatoire privilégié des relations entre ville et nature : « par la mise en scène de villes aseptisées, surexploitées ou désertées, et par la représentation de milieux naturels tour à tour menacés, dénaturés ou recréés artificiellement, ces fictions proposent une réflexion critique sur l'habitabilité du monde[36]. » De fait, comme le résumait très bien l'écrivain Gérard Klein dans sa préface de 1980 à l'anthologie *Histoires écologiques*, le genre de la SF entretient des relations assez consubstantielles avec la pensée écologique (« précognition » fondamentale passant par le sens du « long terme » ; goût pour la « catastrophe » et réhabilitation du « prophétisme »), tout comme l'utopie, présentée comme sa « sœur ennemie[37] ». Klein ajoute que sa puissance critique se nourrit de trois « imprécations[38] » anciennes : contre *l'industrie*, contre la *science*, mais aussi contre la *ville* : nous y sommes. La science-fiction, réécrivant les mythes de Babylone, de Sodome et Gomorrhe ou de Rome, reste l'un des vecteurs privilégiés de « l'urbaphobie[39] ».

---

[36] Valérie Stiénon rejoint ici la thèse défendue et illustrée par Yannick Rumpala, *Hors des décombres du monde. Écologie, science-fiction et éthique du futur*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2018.

[37] Gérard Klein, « Préface » [1980], *Histoires écologiques*, volume 16 de *La Grande Anthologie de la science-fiction*, Paris, Le Livre de Poche, 1987, p. 7.

[38] *Ibid*., p. 10.

[39] Voir Arnaud Baubérot et Florence Bourillon (dir.), *Urbaphobie ou La détestation de la ville aux XIX^e^ et XX^e^ siècles*, Pompignac-près-Bordeaux, Éditions Bière, 2009 ; Joëlle Salomon Calvin et Bernard Marchand, *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Presses Polytechniques Romandes, 2010 ; Philippe Chassaigne et Caroline Le Mao (dir.), *Urbaphobies XIX^e^-XX^e^ siècles*, Talence, Presses Universitaires de Bordeaux, 2026.

Des villes « méphitiques » à la « cité-jardin » : aux sources de l'« urbanisme vert »

L'historiographie qui s'intéresse à la généalogie de la notion de « nature en ville » ne manque pas de passer par le moment de la « cité-jardin », concept forgé en 1908 par Ebenezer Howard, sur fond de misère ouvrière, de pollution des villes, d'insalubrité, et de surpopulation urbaine[40]. De manière emblématique, retenons que « son centre est un jardin[41] ». Ce concept urbanistique, inséparable des réalisations concrètes qu'il a pu inspirer, à commencer par celle de Letchworth, *Garden-City* située à une cinquantaine de kilomètres de Londres, constitue une « étape essentielle dans la pensée sur la végétalisation urbaine au XX^e^ siècle[42] ». Le « modèle howardien » puise dans une tradition utopique tout en se voulant une réponse réaliste à expérience concrète de la ville industrielle :

> S'élevant contre le phénomène de taudification des centres-villes où s'entasse une population pauvre ayant dû quitter les terres agricoles accaparées par de puissants propriétaires, Howard conçoit au début des années 1890 le modèle de la *garden city*, dont les modes d'organisation et les principes formels s'inspirent de la société idéale d'Edward Bellamy décrite dans le roman d'anticipation *Looking Backward* publié en 1888, des idées de l'anarchiste russe Pierre Kropotkine, mais aussi de l'ouvrage du médecin Benjamin Richardson, *Hygeia. A City of Health*[43].

En outre, comme le rappellent ici Anne Coste et Nicolas Dubus, le concept présente une dimension originairement politique : la cité-jardin historique a été pensée comme une réponse aux inégalités sociales et comme une contestation de la propriété privée. L'historienne Mayalène Guelton résume ainsi l'idéologie réformiste qui guide ce modèle urbain :

> À la métropole centralisée, symbolisée en l'occurrence par la capitale anglaise, Howard oppose la dispersion de l'organisme urbain au sein d'unités autosuffisantes, de taille réduite, dont le développement sera maîtrisable grâce à une densité de population limitée à 30 000 habitants, une spéculation foncière empêchée par la propriété collective du sol dont les revenus sont redistribués au bénéfice de la communauté. Conçue selon un plan basé sur un zoning concentrique, la cité-jardin disposera de toutes les fonctions urbaines (monuments publics, réseaux techniques, voies de communication) conjuguées aux agréments de la campagne. De vastes parcs seront créés et des fermes construites autour de la ville permettront d'approvisionner la cité en produits agricoles. Aménagée sur un terrain acquis à bas prix, la cité pourra loger la population dans des habitations à un loyer accessible[44].

Notons qu'à l'inverse, la végétalisation contemporaine des villes est souvent présentée comme vectrice de ségrégation sociale, allant jusqu'à devenir pour certains un marqueur de « gentrification climatique[45] ». Comment végétaliser sans clôturer financièrement et socialement l'espace urbain, sans créer des enclaves vertes, des quartiers fermés, des *gated communities* closes par des arbres ?

Mais le « modèle howardien » peine à s'exporter, malgré les vifs intérêts qu'il suscite au début chez Charles Gide, puis auprès de Georges Benoit-Lévy, qui ira sur place

---

[40] Pour une présentation précise de ce projet urbanistique, voir Thierry Paquot, « Visite de la cité-jardin », *Terre urbaine*, *op. cit*., p. 60-71.
[41] *Ibid*., p. 63.
[42] Charles-François Mathis, Émilie-Anne Pépy, *La Ville végétale*, *op. cit*., p. 46.
[43] Mayalène Guelton, « Henri Sellier et les leçons de l'étranger. La cité-jardin, un modèle d'aménagement urbain parmi d'autres ? », *Histoire urbaine*, Éditions société française d'histoire urbaine, 2(37), 2013, p. 76.
[44] *Ibid*., p. 77.
[45] Pour une réflexion sur les équivoques socio-politiques des programmes municipaux de végétalisation, voir le travail de la géographe Flaminia Paddeu, « La main verte du marché. L'agriculture urbaine au temps du néolibéralisme », dans *Sous les pavés, la terre. Agricultures urbaines et résistances dans les métropoles*, Paris, Seuil, 2021, p. 249-281.

enquêter en Angleterre. La *cité-jardin* à la française aura peu de chose en commun avec la *garden city* anglaise. Ces réformateurs sceptiques y décèlent une forme de mythologie pastorale, et l'expression d'une certaine naïveté quant à sa capacité à réduire ou à endiguer les flux massifs de l'exode rural. L'économiste Charles Gide note qu'« il n'est pas sûr que tous les hommes fussent disposés à rentrer dans le Jardin d'Éden, même si l'archange qui le garde en rouvrait les portes[46] ». L'historienne Mayalène Guelton ajoute :

> En 1907, dans un article publié dans la *Revue économique internationale*, il reproche à Howard de ne pas avoir « analysé de très près » les « facteurs psychologiques » qui détermineront la classe ouvrière à s'installer dans une ville créée de toutes pièces. Il n'est pas certain non plus, selon lui, que l'idéal ruskinien proposé dans le modèle de la *garden city*, reposant essentiellement sur des « avantages esthétiques et pittoresques », incitent les ouvriers à quitter la ville[47].

Par ailleurs, les résistances viennent aussi des industriels :

> Dans sa brochure sur les cités-jardins, Cheysson considère en effet qu'il « est difficile de décider un industriel à renoncer à ses installations actuelles pour les transporter en rase campagne, et les partisans même les plus déterminés des Cités-Jardins n'iraient pas jusqu'à lui demander ce sacrifice », tandis que Jules Méline estime dans son ouvrage *Le Retour à la terre* qu'« il ne faut pas espérer que nos grandes industries vont déménager du jour au lendemain pour se transporter dans ce nouveau paradis terrestre ».

Il ressort de ces analyses que la valorisation de la campagne agricole et esthétique chez Howard ne rencontre pas la demande de réforme urbaine émanant des sphères socialistes françaises. Ce qu'appelle de ses vœux un Maurice Halbwachs dans ces années 1900, c'est une ville répondant à un « besoin d'air, de lumière, d'espace[48] ». Nous retrouvons ici le moment « hygiéniste » et « naturiste » illustré par Verne et Richardson. Avec Patrick Geddes, une autre voie se dessinera, contre le modèle howardien également, comme le note Cyria Emelianoff : « Pour résoudre le problème de l'habitat, passablement dégradé au début du XX^e^ siècle, les villes existantes demandent à être réaménagées à l'échelle des régions urbaines, et non délaissées pour des créations ex nihilo, cités-jardins ou villes nouvelles[49]. »

Cependant, dans ce volume, Anne Coste et Nicolas Dubus reviennent très précisément sur ce rêve de synthèse ville-campagne inséparable de pratiques architecturales et urbanistiques spécifiques, qui ont essaimé à partir de l'Angleterre de Howard, non sans altération. Il s'agit de montrer la dette de l'urbaniste anglais envers la tradition de l'utopie littéraire incarnée ici par le William Morris[50] de *News from Nowhere* (1890), « chef de file du mouvement *Arts and Crafts*, duquel se revendiquèrent Raymond Unwin et Barry Parker, architectes de la première *garden city* à Letchworth en 1903 ». Le faisceau de questions est le suivant : « Pourquoi revisiter le corpus des penseurs anglais du XIX^e^ siècle ? Comment les mobiliser aujourd'hui dans une visée prospective ? » Une telle réactualisation, que l'on peut suivre dans cet article jusque dans l'art contemporain

---

[46] Charles Gide, « Préface », dans Georges Benoit-Lévy, *La Cité-Jardin*, Paris, Henri Jouve, 1904, p. III, cité par Mayalène Guelton, « Henri Sellier et les leçons de l'étranger. La cité-jardin, un modèle d'aménagement urbain parmi d'autres ? », art. cité, p. 80.

[47] *Ibid*.

[48] Maurice Halbwachs, *La Politique foncière des municipalités*, *Les Cahiers du socialiste*, n° 3, Paris, Librairie du Parti socialiste, 1908, p. 27, cité par Mayalène Guelton, « Henri Sellier et les leçons de l'étranger. La cité-jardin, un modèle d'aménagement urbain parmi d'autres ? », art. cité, p. 75.

[49] Cyria Emelianoff, « Quartiers durables », dans *Guide des Humanités environnementales*, dir. Aurélie Choné et *al*., Lille, Presses universitaires du Septentrion, 2016, p. 546.

[50] Pour compléter la bibliographie donnée par Anne Coste et Nicolas Dubus en matière de postérité de William Morris dans le champ, ou camp, de la « décroissance », voir Florent Bussy, *William Morris et la vie belle et créatrice*, Le Passager clandestin, 2023.

avec l'exemple de Grayson Perry, auteur de tapisseries monumentales, passe par la nuance et le refus de tout anachronisme : « le modèle social que William Morris promeut ne consiste évidemment pas en une "solution d'adaptation fondée sur la nature", au sens où nous l'entendons aujourd'hui, mais constitue plutôt une alternative sociale fondée sur la nature ». De fait, il ne faudrait pas trop projeter un âge écologique sur un âge industriel ; Howard s'intéresse à la condition ouvrière comme à la vie urbaine avant tout, non à « la condition terrestre » : « c'est le social qui est au centre de son projet » rappellent Coste et Dubus. La *Garden City* est une *Social City*.

L'utopie urbano-végétale chez Morris – ce rêve d'une « ère végétale et artisanale » – anticipant une forme d'éco-socialisme, doit être pensée d'un seul tenant, en lien avec « le mouvement *Arts and Crafts* et le militantisme politique au sein de la *Socialist League* ». L'ensemble de ces valeurs civilisationnelles, tout à la fois sociales et esthétiques, se retrouve dans la réalisation architecturale. Dans le cas de *garden-cities* anglaises, les architectes Unwin et Parker :

> […] apportent un égal soin à la mise en œuvre de la brique de terre cuite, produite sur place, et à la conception végétale du village-jardin, accordant une valeur patrimoniale aux arbres présents sur le site, comme à Letchworth à peu près à la même époque : non seulement il est recommandé de conserver l'ensemble des arbres présents sur le site mais la plantation de fruitiers est obligatoire sur chacune des parcelles afin d'assurer une ressource alimentaire pour les familles.

Autre dimension mise en avant par Morris, qui inspirera Howard, le rêve de l'abolition de la frontière ville / campagne, le double processus d'urbanisation du rural et ruralisation de l'urbain, au profit de la logique du « jardin » : « [L'Angleterre] est maintenant un jardin où rien ne se perd, où rien ne s'abîme, avec tout ce qu'il faut de maisons d'habitation, de remises et d'ateliers répandus sur tout le pays ; tout cela bien tenu, propre et délicieux. » L'apport fondamental de la *garden city* pour nous ici repose sur des « ceintures vertes inconstructibles », comme sur la sanctuarisation des arbres : « le végétal comme patrimoine naturel : on ne détruit pas d'arbre et on ne construit pas plus haut que la hauteur des arbres ». Lewis Mumford avait bien résumé cela en 1961 dans sa monumentale histoire de la ville :

> Afin de donner à l'union de la campagne et de la ville une expression plus achevée, Howard entourait sa cité nouvelle d'une large ceinture de terrains cultivables. Ce mur horizontal devait maintenir la présence d'un milieu rural à proximité immédiate des habitants, et en même temps éviter que d'autres groupements urbains puissent s'agréger[51].

Par ailleurs, la contribution d'Anne Coste et de Nicolas Dubus présente l'originalité d'allier recherche et enseignement, histoire et didactique, commentaire des œuvres et mise en œuvre. C'est aussi une manière de reconduire, au sein d'une école d'architecture, le geste d'Ebenezer Howard, concepteur de ville et lecteur d'utopies. Tel est leur programme pédagogique, parlant des étudiantes et étudiants :

> Affranchir leur imaginaire des schémas dominants actuels, embarquer avec eux les parties prenantes dans la projection d'un autre modèle de société en associant récit-dessin (spatialisation) et récit-narration : ce sont les deux registres que nous proposons aux élèves architectes de mobiliser dans l'usage qu'ils font des utopies littéraires dans leurs projets de fin d'études.

Le possible prend figure et, pour reprendre la formule de Louis Marin – « utopiques, jeux de l'espace » – un autre monde se loge dans les cartes, les schémas, les plans, selon une logique systématisée de « spatialisation de la transition » : « comment nous pourrions vivre : le dessin comme récit ». Ce travail illustre tout particulièrement le « tournant narratif » qui touche les disciplines du *design*. La composante utopiste de ce répertoire de

[51] Lewis Mumford, *La Cité à travers l'histoire*, *op. cit.*, p. 724.

compétences vise en particulier « à rendre les changements “familiers” », afin de « permettre à chacun de se projeter dans une nouvelle normalité ». L'étudiant en architecture travaille ainsi de plain pieds *avec* la pensée utopique, sans la reconduire telle quelle : « il ne s'agit pas de produire des utopies, par définition “sans lieu”, mais bien de mobiliser des utopies – y compris en les ayant imaginées – pour en proposer une spatialisation. » Les récits de la transition sont aussi des récits en transition, des récits graduels, sériels, au service d'une « transformation par phases », dans le but d'atténuer « la violence de la transformation », tout en rendant « vraisemblables les transformations projetées ».

Quant à Arthur Pétin, il explore un corpus narratif très contemporain qui fait de la cité-jardin à la française moins un décor qu'un espace décisif révélateur de toute une série d'éléments touchant aux mondes sociaux, comme au statut accordé à la « nature » ; il s'agit des textes suivants, qui relèvent de la fiction ou de la non-fiction :
– Didier Eribon, *Retour à Reims* (2009)
– Maylis de Kerangal, *Pierre feuille ciseaux* (2012)
– Agnès Riva, *Ville nouvelle* (2020)
– Dan Nisand, *Les Garçons de la cité-jardin* (2021)

En résumé, en parcourant ces textes, on voit que la cité-jardin « oscille entre espace refuge et univers clos, territoire d'exception et microcosme aveuglant », et que la dynamique générale de ces récits vise à « congédier le mythe de la cité idéale pour lui préférer une critique de la domination ».

Or, il faut commencer par souligner la longue absence symptomatique de la réalité urbaine de « la cité-jardin » dans la littérature française, et son irruption récente, tout aussi symptomatique : « cette émergence littéraire tardive doit aussi être mise en lien, semble-t-il, avec la réhabilitation que connaissent les cités-jardins depuis les années 1990 ». Arthur Pétin résume à grands traits ce qui peut séduire aujourd'hui dans ce modèle urbanistique longtemps tombé en déshérence : « centralité de la nature dans l'espace urbain, circonscription des limites de la ville, système de gestion coopératif ». Mais il y a plus : « au-delà de la force du modèle, c'est aussi la puissance d'un vocable, “cité-jardin”, son pouvoir évocateur ». La *cité-jardin*, c'est un *signifiant*, autant qu'un signifié, avec sa part de fantasme collectif : un « mot-image séduisant » comme chez Agnès Riva, qui décrit un « *locus amoenus* de banlieue ». Dans *Ville Nouvelle*, le personnage féminin qui arpente ces lieux

> a l'impression d'être en promenade. Elle rejoint Pierre sur le parking où il l'attend […]. Elle le suit, intriguée, à travers le labyrinthe que forment les ruelles, levant les yeux vers les appartements qui ont tous une grande terrasse disparaissant sous une végétation foisonnante. […] Avec un tel décor naturel, le hameau est protégé des regards extérieurs et du bruit.

Cette cité-jardin *fictive* à tous les sens du terme, est moins utopie que puissance de déréalisation, et imagerie : « le chemin semblait se refermer dans son dos, comme les forêts enchantées dans des films d'animation pour enfants. » De même, dans le roman de Dan Nisand, les personnages « se sont côtoyés et aimés dans des rues aux noms de fleurs ».

De fait, la plongée dans cette littérature fait apparaître une approche très *stéréotypée* ou *topique* de ces milieux de vie : « une localisation suburbaine, un bâti à dimensions modestes, essentiellement pavillonnaire, et la forte présence d'une nature réduite à un cadre verdoyant largement domestiqué ». Le mot composé fait aussi figure d'alliance oxymorique, contrairement à la complémentarité ville / campagne pensée initialement par Ebenezer Howard, ce que résume bien Dan Nisand dans un entretien : « par rapport à ce

qu'on connaît aujourd'hui des cités, le mot "cité", la connotation qu'il a », voici « deux mots qui n'ont pas l'air d'aller ensemble ». Si la nature, dans ces récits, reste soit absente, soit décorative, prise dans l'empire du faux, il n'en demeure pas moins qu'une authenticité sociale s'y affirme, si l'on quitte la fiction pour suivre l'angle sociologique privilégié par Didier Eribon : la cité-jardin, quoique définie comme « réserve de pauvres » ou « ghetto déshérité », reste un « habitat horizontal, et non vertical », échappe ainsi à la logique de la tour, et permet justement des relations humaines horizontales (« traditions ouvrières, et notamment certaines formes de culture et de solidarité » ; « bals populaires du samedi soir »). Quant à Maylis de Kerangal, elle place un rituel initiatique *entre* les constructions, par-delà les modèles urbanistiques, qu'ils soient progressistes ou non, hors de toute planification, dans les *friches*, ces « zones de promesse ».

De la *nature en ville* à la *ville-nature*[52]

Comme le note encore Hervé Brunon, « surmonter la crise écologique planétaire requiert aujourd'hui de trouver des manières responsables – prenant soin du vivant – d'habiter le monde. L'un des modèles possibles est le jardin[53] ». Cet énoncé ne vaut qu'à condition de penser le jardin de manière *ouverte*, non dualiste, lorsque le *tissu urbain* et la *trame verte* vont de pair, ce qui nous conduit au concept élargi de « cité-jardin » que ce livre entend redécouvrir dans toute sa polysémie, selon un autre partage de l'espace, fondé sur une réponse multi-échelles : de la *trame verte* au *jardin planétaire* ; de la *cour oasis* au *jardin planétaire*. Il faut réinsérer la ville dans la « zone critique » chère à Bruno Latour : « la biosphère, telle est l'enclos du jardin[54] ». Les conditions terrestres caractérisées par la redécouverte d'une pensée et d'une expérience des *limites – limites planétaires* – sont justement celles du jardin, qui reste défini étymologiquement par l'idée d'espace clos : « si la planète fonctionne comme un tout vivant et compté, limité par les confins de la biosphère, alors on se trouve bien dans les conditions du jardin[55] ». Pour le dire autrement, la crise bioclimatique « bouleverse l'enclos lui-même au point de le faire disparaître. L'écologie est née[56] ».

L'épreuve du *changement climatique* imposée aux villes appelle sans doute un élargissement du cadre d'analyse comme du champ d'intervention, à savoir, un *changement d'échelle*, et ce à tous les sens du terme. C'est bien ce que notent les historiens Mathis et Pépy[57] :

> […] les réflexions urbanistiques ne se réduisent plus à la seule nature *en* ville, mais aussi à celle qui entoure les communes : c'est un changement d'échelle important qui avait été recommandé par Jean-Claude-Nicolas Forestier, mais sur des fondements plus exclusivement esthétiques et sanitaires. Il s'agit cette fois plus globalement de fondre la ville dans son milieu naturel, de la rendre aussi « neutre » écologiquement que possible pour aboutir à ce que Caroline Mollie a joliment appelé « la ville-paysage[58] ».

Jean-Claude-Nicolas Forestier, inspecteur des Eaux et Forêts, conservateur des Promenades de Paris, est l'auteur de *Grandes Villes et systèmes de parcs*, publié en 1906. De fait, « répondre à la forte attente sociale des citadins "en mal de verdure" requiert

[52] Nous empruntons ce terme à Gaëlle Aggeri ; voir son livre *Inventer les villes-natures de demain*, Dijon, Educagri, 2010.
[53] Hervé Brunon, *Histoire des jardins*, *op. cit*., p. 3.
[54] Gilles Clément, *Le Jardin planétaire*, La Villette, Albin Michel, 1999, p. 83.
[55] *Ibid*., p. 89.
[56] Gilles Clément, *Jardins, paysage, génie naturel*, *op. cit*. p. 29.
[57] Charles-François Mathis, Émilie-Anne Pépy, *La Ville végétale*, *op. cit*., p. 56.
[58] Citation tirée du livre *Des Arbres dans la ville, l'urbanisme végétal*, Arles, Actes Sud, 2009, p. 230.

aujourd'hui de réinventer les "systèmes de parcs" que Forestier avait théorisés à l'issue des expériences les plus judicieuses du XIX^e siècle[59] ». Si l'on reste fidèle à cette logique continuiste qui est celle de la pensée écologique des interdépendances, la « nature en ville » s'élargit en « ville-nature », en passant par la notion de « trame verte », voire, à une autre échelle, de « biorégion[60] », avant de rencontrer le concept de « jardin planétaire » forgé par Gilles Clément, inversion du modèle médiéval de l'*hortus conclusus*. Le paysagiste note : « le jardin d'aujourd'hui ne saurait s'en tenir à l'enclos traditionnel, il oblige le voisinage au partage » ; ce qui veut dire que voici le jardin « désormais écologiquement lié à l'espace voisin, lequel se trouve à son tour lié à un autre, plus lointain et ainsi de suite[61] ». Dans cet ouvrage, Anne Coste et Nicolas Dubus soulignent la nécessité de passer d'un urbanisme de l'édifice à une urbanisme des réseaux : « les disciplines de projet sont amenées à repenser les modes d'habiter au regard d'objectifs de sobriété et de solidarité puis de les spatialiser en intégrant les échelles multiples des territoires, des paysages, des villes et des espaces domestiques. » Ainsi doit s'inventer un « design reterritorialisé ». De même, les villes vertes imaginées par les auteurs de littérature pour la jeunesse étudiés par Fabienne Cavaillé ont bien cette intuition de la nécessité d'une approche multi-échelle de la question : « la dimension paysagère élargie permet de saisir des enjeux plus globaux et fondamentaux. Le jardinage à l'échelle locale engage un réaménagement et un nouveau fonctionnement de la ville (Davodeau, 2020). »

Utopies de la ville végétale

Si l'on s'accorde sur l'idée que le désastre bioclimatique en cours doit être pensé en termes de « crise de la sensibilité[62] » affectant nos « cultures de la nature », à savoir nos institutions, nos imaginaires et nos récits collectifs, nos univers de discours, nos cadres perceptifs et cognitifs, comme nos représentations du non-humain, il convient de rappeler le rôle décisif joué par les disciplines des *sciences humaines* – et non seulement des sciences sociales – dès lors qu'il s'agit de proposer une mise en perspective de ces grands défis sociétaux. Si l'on se réfère à la typologie des angles d'attaque du problème de l'adaptation des villes au changement climatique proposée par l'économiste et urbaniste Jean Haëntjens en 2023 (« approche techno-solutionniste » ; « approche politique et planificatrice » ; « approche comportementale », marqué par le « désir d'écologie » et les « jeux d'acteurs[63] »), il semblerait que ce livre se situe tout à la fois en lien avec la troisième, tout en occupant un espace oublié ici, celui du *monde symbolique*. Un philosophe comme Cornelius Castoriadis a théorisé en 1975 « l'institution imaginaire de la société » ; avant lui, un Antonio Gramsci se situait du côté de la « bataille des idées » en vue de « l'hégémonie culturelle », autrement dit réévaluait la « superstructure » culturelle mise à mal par le primat donné par le marxisme orthodoxe à « l'infrastructure »

[59] Hervé Brunon, *Histoire des jardins*, *op. cit*., p. 32.
[60] Sur cette notion, qui trouve l'une de ses racines dans le « régionalisme écologique » de Lewis Mumford, et la contre-culture californienne, voir Agnès Sinaï, *Réhabiter le monde. Pour une politique des biorégions*, Paris, Seuil, 2023. Le livre consacre justement un sous-chapitre à la cité-jardin héritée de Howard (p. 83-87), inspiré par le collectif dirigé par Gilles Fumey et Thierry Paquot, *Villes voraces, villes frugales*, Paris, CNRS, 2022 ; Thierry Paquot, « De l'espérance biorégionale », dans *L'amour des lieux. Topophilie, topophobie, topocide*, Paris, PUF, 2025, p. 33-60.
[61] Gilles Clément, *Jardins, paysage, génie naturel*, *op. cit*. p. 35.
[62] Baptiste Morizot, *Manières d'être vivants*, Arles, Actes Sud, 2020, p. 15.
[63] Jean Haëntjens, *Villes et climats. Quels défis ? Quelles solutions ?*, Paris, La Documentation française, 2023, p. 27-71.

économique ; plus près de nous, dans les années 2010, un Frederic Jameson associe « récit », « inconscient politique » et « acte socialement symbolique ». Dès lors, quand on rappelle cette dimension, on voit que la typologie de Jean Haëntjens rate quelque peu ce qui va nous occuper dans ces pages : les archétypes, les mythes, les imaginaires, les fictions, les poèmes, et l'institution scolaire[64], si décisive, à travers le cas des cours d'école végétalisées abordées sous cet angle par Thierry Roger.

L'œuvre d'art offre alors un mode de présence spécifique au monde, tendu entre empathie et distanciation. Les artistes en général, les écrivains en particulier, font des propositions de mondes, inventent d'autres *régimes d'attention*. La créativité sociale reste inséparable de la création artistique. Nous partirons ainsi de l'idée selon laquelle les « nouveaux récits » dont nous aurions besoin sont bien souvent des *récits anciens*, méconnus, oubliés, ou vaincus par les récits dominants. Il faut souligner alors du même élan qu'il n'y pas de récit sans *lutte des récits* ou *guerre des récits*, sur fond de rapports de forces. Une contre-histoire de la « révolution industrielle » occupe l'histoire socio-environnementale actuelle, avec, par exemple, les travaux de Serge Audier, Christophe Bonneuil, Jean-Baptiste Fressoz ou François Jarrige. De même, les débats au sein de l'anthropologie portant sur les récits qui s'intéressent au rôle de « la violence anthropique » dans l'histoire des destructions écologiques remettent en question le tournant du « Néolithique » dans son versant *agro-pastoral*, pour insister par exemple davantage sur le poids de l'histoire *urbaine*. Comme le note Charles Stépanoff, « nous devrions nous demander si la "révolution néolithique" a jamais eu lieu et nous interroger sur le rôle d'autres mutations, comme la naissance de l'urbanisme et celle de l'État[65]. »

De fait, cela est bien connu, depuis *La République* de Platon, jusqu'à l'*Ecotopia* de Callenbach (1975), en passant par l'*Utopia* de Thomas More, il existe tout un corpus de textes situés sur les frontières du littéraire, dialoguant avec l'histoire de l'architecture, l'économie, la philosophie politique, l'urbanisme, qui ont posé la question de la réforme sociale, de la « Cité idéale ». Ce livre repose sur la conviction que notre temps peut ou doit réhabiliter le « principe espérance » (Ernst Bloch), tout en intégrant les impératifs du « principe responsabilité » (Hans Jonas), ou de sa reformulation récente par la philosophie et le droit (« principe habitabilité[66] » proposé récemment par Baptiste Morizot et Laurent Neyret). Il s'agit de s'inscrire dans le sillage déjà ancien de Paul Ricœur, qui a réhabilité les pouvoirs de « l'imagination productive », montré la « force heuristique de la fiction » en rappelant que tout « imaginaire social » reste polarisé par *l'idéologie* d'un côté (« force d'intégration ») et *l'utopie* de l'autre (force de subversion »)[67]. La pratique imaginative utopique, située dans un « *nulle part* », forte de cette « étrange extraterritorialité spatiale », ouvre « le champ du possible au-delà de celui du réel[68] », non sans péril, ce que le philosophe appelle « la pathologie » de l'utopie, comme il y a une « pathologie » de l'idéologie. Cette orientation s'incarne à travers une formule du poète Paul Celan : « Dans une sphère dirigée vers l'humain, mais excentrique[69] ». Mais, fait symptomatique,

[64] Il manquerait bien sûr le champ des médias de masse, de la culture populaire, des réseaux sociaux, ou encore celui des corps intermédiaires, qui ne sont pas abordés ici.
[65] Charles Stépanoff, *L'animal et la mort. Chasses, modernité et crise du sauvage*, Paris, La Découverte, 2021, p. 242.
[66] Baptiste Morizot et Laurent Neyret, *Liberté, dignité, habitabilité. Donner au siècle la valeur qui lui manque*, Paris, Gallimard, 2026.
[67] Paul Ricœur, « L'imagination dans le discours et dans l'action » (1976), dans *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*, Paris, Seuil, 1998, p. 237-262 ; voir aussi son article « L'idéologie et l'utopie : deux expressions de l'imaginaire social » (1984), dans *Du texte à l'action*, *op. cit.*, p. 417-431.
[68] Paul Ricoeur, « L'imagination dans le discours et dans l'action », dans *Du texte à l'action*, *op. cit*., p. 258.
[69] *Ibid*., p. 260.

Ricœur laissait de côté le rapport à « la nature » dans tous les exemples cités à l'époque, dans ces années 1980-1990 : qui dit « utopie », dit *autre* famille, *autre* consommation, *autre* gouvernement, *autre* religion, *autre* sexualité, *autre* propriété, mais jamais *autre* nature.

La version écrite de la conférence inaugurale du colloque offerte par Thierry Paquot, placée en ouverture de ce livre, retrace de manière synthétique cette longue histoire de l'utopie, à laquelle il a par ailleurs consacré de nombreux ouvrages de référence[70]. Il revient en particulier sur le cas peu connu du dernier Zola[71], celui des *Quatre Évangiles*, qui dans le roman *Travail*, d'inspiration socialiste et anarchiste, rêve d'une forme de *cité-jardin*. Comme l'écrit Claire Meyrat-Vol, ce rêve de pierre et d'arbre doit être replacé dans son époque :

> La ville édifiée par Luc Froment autour de la Crêcherie offre un exemple d'architecture et d'urbanisme tels que les rêve Zola. À partir des années 1890, le romancier effectue de nombreux déplacements en France et à l'étranger. Il n'a pas renoncé à sa méthode de travail et accumule les notes, les comptes rendus, les croquis, les rencontres. Il se rend à Espagne en septembre 1891 puis à Bruxelles et Anvers la même année, à Lourdes en 1892, s'attarde dans le sud de la France, séjourne à Londres en 1893, à Rome en 1894. On ne peut comprendre l'utopie zolienne sans évoquer l'atmosphère fin de siècle des grandes villes européennes prospères que sont Londres et Barcelone, sans s'intéresser aux idées dont Ruskin, Whitman, William Morris et plus tard Howard, Geddes et Unwin furent les inspirateurs dans les cercles modernistes et néotraditionalistes que fréquentaient les réformateurs, les intellectuels, les artistes et les industriels amoureux des arts[72].

De fait, Zola imagine des « jardins aux verdures épaisses » dotées d'un système d'irrigation, « un parc d'une quarantaine d'hectares » au milieu de la plaine rase de la Roumagne, souligne sa « situation exceptionnelle, les sources ruisselantes, les verdures admirables, qui en font un coin de paradis, célèbre dans toute la contrée ». Toute une végétation vigoureuse couvrait cette muraille de rochers, grâce aux ruisseaux qui en tombaient de partout, en cascades cristallines ; tandis que des sentiers de chèvre montaient, des escaliers taillés dans le roc, parmi des plantes grimpantes et des arbustes toujours verts[73] ». Nous sommes entre topique du *locus amoenus* et tropisme évolutionniste de la *biophilie*, composantes étudiées ici par Thierry Roger dans le but d'éclairer la notion contemporaine de « cour-oasis » du point de vue d'une histoire des archétypes, mêlée à une esthétique environnementale. L'article tente de définir la cour-oasis prototypique comme un microcosme de la cité idéale bioclimatique, et donc robuste : ni Cité de Dieu, ni Cité de l'Homme, mais Cité écologique, dont l'un des piliers majeurs serait l'éducation.

Rappelons en outre que Thomas More dans le livre second de son *Utopia*, préconise que les citadins doivent passer deux ans à la campagne, et impose une sorte de service agricole obligatoire, pour des raisons de sécurité alimentaire dirions-nous aujourd'hui. Quant à Marx et Engels, ils mettent sur le même plan le dépassement de l'opposition entre ville et campagne d'un côté, et la sortie du capitalisme. Il faudrait aussi évoquer le phénomène de « rurbanisation », autre nom de la ville éparpillée, de la périurbanisation, du « règne de l'urbain et de la mort de la ville » pour reprendre le titre d'un article de

[70] Voir notre bibliographie finale.
[71] Pour une approche complémentaire et plus précise de la nature urbaine chez le Zola des *Trois Villes*, voir Carmen Husti, « Le rêve d'une nature féconde : *Paris* d'Émile Zola », dans *La Nature à Paris au XIX^e siècle. Du réel à l'imaginaire*, dir. Gisèle Séginger, Versailles, Quae, 2023, p. 109-115.
[72] Claire Meyrat-Vol, « Un nouvel évangile : le rêve de la cité-jardin », dans *Les Mythologies du jardin de l'antiquité à la fin du XIX^e siècle*, dir. Gérard Peylet, *Eidôlon*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2006, p. 279.
[73] Émile Zola, *Travail* (1901), cité par Claire Meyrat-Vol, « Un nouvel évangile : le rêve de la cité-jardin », p. 283.

Françoise Choay de 1994 : on peut considérer ce type de morphologie urbaine comme l'exact *envers* de la cité-jardin d'Howard, qui indiqua une voie spécifique, celle de la *ville moyenne verte interconnectée*, tournant le dos aussi bien à la mégalopole, qu'à la rurbanisation, se distinguant aussi du néo-ruralisme. De fait, la cité-jardin fut pensée dans le but de « canaliser la croissance métropolitaine », en créant des « villes nouvelles satellites[74] ».

La récente renaturation des villes renoue avec l'histoire longue des utopies. Au début de son article intitulé « Des villes jardinées dans les albums de littérature de jeunesse », Fabienne Cavaillé rappelle que « dans cette dynamique, la pensée utopique joue un rôle important : un imaginaire de la cité-jardin s'est mis en place qui a favorisé des projets concrets de jardins urbains et ceux-ci en retour ont alimenté de nouveaux imaginaires. » L'utopie et sa concrétisation partielle s'auto-alimentent, s'auto-entretiennent, telle serait la promesse à laquelle on voudrait croire. Les albums pour enfants convoqués ici développent souvent le contraire d'une « apocalypse végétale », son envers, à savoir une parousie végétale faite de prolifération heureuse, à partir d'un simple pot : « en fin de récit, ces jardins se sont propagés, disséminés, multipliés, et généralisés au quartier, à la ville ». C'est le cas par exemple du *Jardin voyageur* (Mijade, 2012) de Peter Brown, du *Petit jardinier extraordinaire* (Gallimard Jeunesse, 2018) de Sam Boughton, comme des *Jardins suspendus* de Philippe Lechermeier et Géraldine Alibeu (Hachette / Gautier-Languereau, 2006), livre qui dialogue avec un passé babylonien plus mythique qu'historique. Ce mot tiré du *Jardin voyageur* formule la loi du genre *:* « Quelques années plus tard, la ville entière était devenue un grand parterre fleuri. » Dans le corpus étudié, la dynamique du récit illustré fait passer de la grisaille minérale à la végétalité polychrome : « Il s'agit très clairement d'un (ré)enchantement des villes à partir de la diffusion des jardins », souligne Fabienne Cavaillé.

L'objet de l'analyse sera alors le jardin collectif, le jardin nourricier, perçus comme plus politiques et plus politisables, au sens large du terme, par opposition aux « jardins publics, [aux] espaces verts et [aux] parcs paysagers, récréatifs, davantage inertes ». De fait, la ville-jardin utopique devient de lieu de l'intégration sociale réussie, la culture de la terre transcendant les tensions qui pourraient naître de la diversité culturelle :

> Les jardins qui se créent sous les yeux des jeunes lecteurs sont donc, sans aucun doute possible, « très sociaux » et là est très certainement l'argument principal transmis par les auteurs et illustrateurs, que les lecteurs ne pourront que retenir : les jardins et le jardinage sont affaire collective. Ces collectifs unissant enfants et adultes sont très actifs, tous les jardiniers y apparaissent occupés, affairés. Ils regroupent une diversité sociale manifeste : intergénérationnelle avant tout (les enfants sont très souvent au contact des personnes âgées), culturelle ou ethnique systématiquement (cela est visible à la couleur de peau ou au travers des types des vêtement des personnages).

Le jardin urbain, « chose publique », *res publica*, se donne alors à voir et à comprendre comme le grand laboratoire de la démocratie. La cité-jardin ainsi définie prépare et annonce la cité écologique du futur, ne séparant pas le versant social du versant environnemental, en échos aux thèses de George Sand ou d'Élisée Reclus[75]. Nous retrouvons une version proche de cette idée dans l'*Histoire naturelle de l'architecture* de Philippe Rahm, qui emprunte au philosophe Peter Sloterdijk le concept de « socialisme thermique » (*Globes. Sphères II*, 1999), et rappelle la fonction indissolublement *climatique et politique* de l'arbre urbain, incarnée par l'image d'Épinal du « chêne de saint Louis » :

[74] Cyria Emelianoff, « Quartiers durables », art. cité, p. 547.
[75] Voir Serge Audier, *La Société écologique et ses ennemis*, Paris, La Découverte, 2017.

> Historiquement, la qualité thermique de l'arbre précède la fonction publique : le tilleul était là avant le tribunal, c'est l'ombre de l'arbre qui transforme un lieu en espace public attractif. Le lien social et politique a pour origine une réunion d'hommes et de femmes venus se protéger du soleil à l'ombre d'un tilleul, d'un orme ou d'un platane[76].

Une sorte de loi éco-sociale en découle : « l'espace public naît aussi à l'ombre d'un arbre[77]. » Inversement, le développement de *l'air conditionné* depuis les années 1950 va de pair avec un repli sur la *sphère privée*, « un délitement politique du lien social[78] », ce que j'appellerai ici, en écho à Sloterdijk, un *individualisme thermique*. Le nouveau « régime climatique » qui est le nôtre impose cette question décisive, rarement formulée ainsi : « le réchauffement climatique peut-il revaloriser l'espace public[79] ? » Philippe Rahm donne alors l'exemple des projets de « forêts urbaines », initiés en 2019 par la mairie de Paris dans le but de repenser « les places minérales et vides[80] », qu'il est impossible aujourd'hui de réduire à leur effet esthétique.

Fabienne Cavaillé nuance cependant la part d'angélisme ou d'idéalisme supposé, inséparable du jeune âge de ce lectorat. Certains albums s'éloignent de cette veine onirique ou arcadienne, pour proposer un imaginaire beaucoup plus pragmatique :

> La présentation de la petite échelle (depuis les pots, les balcons, les parterres, les toits terrasses), de la pratique concrète du jardinage et d'activités connexes renvoie à des possibilités d'actions effectives, à la portée des enfants, y compris des plus jeunes. Il ne s'agit pas seulement d'une invitation éthérée à rejoindre un autre monde mais de la démonstration d'une réelle « capacité d'agir » (Riot, 2013) et d'agir sur son espace quotidien.

Plusieurs albums mettent donc en avant aussi bien un éloge du travail régénérateur qu'une morale du *care* : « c'est une éthique du regard et de l'attention, une éthique du soin qui se dégage alors de l'expérience de certains de ces petits personnages. » Cela dit, la traversée des textes choisis ne met pas en évidence une intégration forte de la question climatique. Fabienne Cavaillé émet l'hypothèse suivante, qui serait à infirmer ou à confirmer par une enquête de plus vaste ampleur portant sur un corpus plus étendu :

> Ces problématiques, du moins celle de la chaleur, relèvent peut-être davantage d'ouvrages de jeunesse de type documentaire que d'ouvrages de fiction et sont alors traitées en tant que telles, dissociées de la thématique des jardins. La constitution de ce corpus laisserait supposer de la part des auteurs un intérêt résolument social voire sociologique pour les jardins, avant toute autre préoccupation, environnementale ou écologique.

Au total, le paradigme dégagé par cette étude part du *jardin ouvert*, antithèse du jardin clos monastique et mystique par exemple (*hortus conclusus*), comme de l'insularité autarcique liée à une certaine lecture du mythe de Robinson, pour aller vers la *société ouverte* : « l'organisation collective entrevue se situe toutefois à l'opposé du modèle utopique fermé de la robinsonnade – du reste très présent dans la littérature jeunesse. » L'une des grandes leçons du corpus abordé se cristallise autour de la figure décisive de l'enfant : « les enfants sont ceux qui perçoivent et révèlent la présence de plantes (sauvages ou cultivées) dans des villes grises, minéralisées et anonymes, où les adultes ne les voient plus. » L'enfant, ce monde possible, incarne l'utopie, cette « possibilisation[81] » du monde.

---

[76] Philippe Rahm, « Ce que l'espace public doit à la recherche de fraîcheur », dans *Histoire naturelle de l'architecture. Comment le climat, les épidémies et l'énergie ont façonné la ville et les bâtiments*, Paris, Points, 2023, p. 80.
[77] *Ibid*., p. 78.
[78] *Ibid*., p. 86.
[79] *Ibid*.
[80] *Ibid*., p. 88.
[81] Nancy Murzilli, « La possibilisation du monde : littérature et expérience de pensée », *Critique*, vol. 3, nº 682, 2004, p. 219-234.

Cultures de la nature urbaine

Pour conclure, soulignons que le rapport à la nature urbaine reste très culturel et cultivé, et ce dès l'Antiquité également. Le géographe Augustin Berque dans son *Histoire de l'habitat idéal* évoque Athènes à l'époque des guerres contre la Perse. Pour conjurer la menace de l'étranger, on instaure alors ce qu'il nomme « le principe de la grotte de Pan ». Les Athéniens construisent un temple sous les Propylées à l'intérieur d'une grotte afin d'installer « l'érème dans le foyer de l'écoumène[82] », à savoir *l'idée* de sauvage au cœur du policé. Cet espace naturel n'a cependant rien de « sauvage », mais mime en quelque sorte les terres sauvages de l'Arcadie hantée par le dieu Pan, ces terres qui ne présentent d'ailleurs pas de grottes. Tout cela résulte « de l'atticisme le plus raffiné ». Berque ajoute que la ville est « ce qu'il y a de plus artificiel sur Terre[83] », et s'approprie ce qui lui est étranger, le « réinterprète comme quelque chose qui est son inverse propre ». Ainsi, « la nature (représentation, idée) » tient lieu de « la nature (écosystèmes)[84] » ; tel est le principe de la grotte de Pan, le principe de la nature en ville – éminemment construite.

Pierre Grimal dans sa thèse monumentale de 1943 sur les jardins romains comme dans la synthèse de 1964 sur l'art des jardins, souligne qu'il n'y a pas de « civilisation » sans jardin ; il y voit un monde clos symbolisant l'emprise rassurante de l'homme sur son milieu, qui répond à des besoins fondamentaux : ces jardins « ne sont-ils pas destinés à satisfaire cette part de notre être qui sauvegarde en elle les exigences et les rythmes fondamentaux de la vie ? […] » Pas de « demeure complète » sans jardin, écrit l'historien : « c'est lui qui donne la lumière en hiver, en été, la fraîcheur[85]. »

Le concept de « nature en ville » éminemment situé historiquement, comme celui d'« espaces verts », qui renvoie à une tout autre philosophie de la ville, celle des « Trente Glorieuses ». La période allant de la reconstruction d'après 1945 jusqu'aux années 1970-1980 marque alors une véritable « éclipse du jardin proprement dit[86] ». Le concept élargi, et non seulement *historique*, de *Cité-Jardin* renvoie à un rééquilibrage des composantes de la Cité au profit du Jardin : mouvement contemporain vers la « ville-jardin[87] ». Les *espaces verts*, « souvent envisagés comme de simples vides résiduels[88] », restent l'incarnation d'une « gestion intensive », anciennement fondée sur l'usage de pesticides de synthèse, désormais interdits en France par la loi Labbé de 2014, comme de la « logique fonctionnaliste du "zonage[89]" » héritée de la Charte d'Athènes de 1933. On critique souvent une certaine idéologie de « la nature en ville » fondée sur une vision trop rationalisée, ce que peut désigner la formule « espace vert », qui semble aux yeux de certains avoir fait son temps, comme le note l'ingénieur-paysagiste Gaëlle Aggeri : celle-ci vient en « rupture avec l'art des jardins », repose sur une « rationalisation froide de l'usage de l'espace », et incarne l'« élément stéréotypé de l'urbanisme de zonage[90] ».

Par ailleurs, il y a tout un dégradé de nature en ville avec des gestions différentes, des imaginaires différents, des scénographies différentes, comme le rappelle à nouveau

---

[82] Augustin Berque, *Histoire de l'habitat idéal*, Paris, Le Félin, 2010, p. 91.
[83] *Ibid*., p. 92.
[84] *Ibid*.
[85] Pierre Grimal, *Les Jardins romains*, *op. cit*., p. 5-6.
[86] *Ibid*.
[87] Charles-François Mathis, Émilie-Anne Pépy, *La Ville végétale*, *op. cit*., p. 306.
[88] Hervé Brunon, *Histoire des jardins*, *op. cit*., p. 30.
[89] *Ibid*.
[90] Gaëlle Aggeri, *Inventer les villes-natures de demain*, *op. cit*., p. 19.

Gaëlle Aggeri[91], qui distingue trois types de natures urbaines : la *nature horticole* définie comme « repère » (massifs, jardinières, parcs publics, jardins des plantes, parcs historiques) ; la *nature champêtre* vue comme « idéal » selon un modèle arcadien (la pastorale du siècle de *L'Astrée*, avec ses bergers heureux, ses animaux domestiques paisibles, l'idylle du XVIII[e] siècle façon Gessner ou Schiller, que retrouvent en partie le monde contemporain avec l'écopâturage urbain, la présence de moutons dans la ville, etc.) ; la *nature sauvage* pensée comme espace à « explorer » (traces forestières, friches urbaines, réserves de biodiversité ; « jardin en mouvement », autant d'illustrations du « complexe de Noé », l'un des grands mythes de l'Anthropocène). Cette trichotomie serait à confronter à la théorie de la gradation de la nature mise en avant par l'historien britannique du paysage John Dixon Hunt à partir de Cicéron et des humanistes de la Renaissance : *première nature* (sauvage) ; *seconde nature* (cultivée) ; *troisième nature* (esthétique)[92]. Cette dernière, née avec la Renaissance italienne, correspond au « jardin d'agrément ». C'est à l'âge baroque que l'on articule pleinement ces « trois natures » : « les trois zones de nature étaient reliées entre elles par un long axe, dont l'œil humain suivait la perspective[93] ». Les plans ou réalisations manifestaient dans un même espace « différents stades de contrôle de la nature par l'homme[94] ». Mais la frontière restait poreuse, en dépit de la définition étymologique du « jardin » :

> Cependant, le mur, la palissade ou le fossé (*ha-ha*) par le truchement duquel le jardin est constitué ne dissocie pas cette troisième nature des deux autres, elles sont reliées par cette vertu première de l'art qui est d'imiter, de représenter sous forme « jardinisée » les zones de la première et de la seconde nature[95].

Le jardin baroque incarne cette théorie du jardin comme « représentation », que le romantisme va balayer.

Il convient de rappeler aussi que l'espace urbain contient des écosystèmes souvent invisibles ou invisibilisés : « Il existe donc, dans la ville, une nature légitime, artificielle, esthétisante et contrôlée, qui s'oppose à une nature illégitime non maîtrisée et dangereuse[96]. » Ainsi, l'approche des plantes spontanées par exemple, nommées « adventices » (venues d'ailleurs) ou « herbes folles » ne relève pas seulement d'une écologie, mais aussi d'une sociologie, d'une ethnologie, d'une anthropologie[97]. Dans un certain imaginaire végétal urbain il faut distinguer les plantes qui ne sont pas à leur place (*adventices*) de celles qui le sont. Cette logique de distinction, de hiérarchie et d'exclusion rappelle les pratiques morales, sociales et religieuses fondées sur des tabous et des interdits, en lien direct avec un imaginaire de la *souillure*, qui nomme « sale » ce qui n'est pas à sa place[98]. La renaturation pose cette question : que faire de la nature spontanée, ou de la nature férale ? Quelles interactions avec les espèces horticoles ?

Par ailleurs, il ne faudrait pas tomber dans le travers d'une conception iréniste-édénique, en partie *urbanocentrée*, d'une « nature » décrite uniquement sous l'angle de ses « bienfaits », et ce dans une phase de l'histoire de notre écoumène dominée par la « techno-nature ». C'est la vieille question du mythe de la Pastorale, ou de sa variante

---

[91] *Ibid*.
[92] John Dixon Hunt, *L'Art du jardin et son histoire*, Paris, Odile Jacob, 1996.
[93] *Ibid*., p. 31.
[94] *Ibid*., p. 32.
[95] *Ibid*., p. 34.
[96] Isabelle Hajek et Jean-Pierre Lévy, « La nature urbaine. Une utopie paradoxale », *Futuribles*, n° 414, sept.-oct. 2016, p. 62.
[97] Marie-Jo Menozzi, Audrey Marco, Sébastien Léonard, Plante & Cité, 2011.
[98] Voir Mary Douglas Mary, *De la souillure : essai sur les notions de pollution et de tabou* [1971], rééd. La Découverte, 2001.

américaine, le mythe de la *Wilderness*, solidaire d'une autre mythologie, celle de « l'apocalypse végétale[99] ». La régulation du climat par les plantes s'est-elle complètement affranchie du « dérèglement végétal » ? Il nous faut préciser ce point.

La permanence d'un imaginaire puritain : la haine du végétal

Cette page tirée de *La Nausée* (1938) de Jean-Paul Sartre fait figure de paradigme antinaturaliste et *phytophobe* ; il n'y a pas de *phytopolis* possible d'un point de vue sartrien :

> J'ai peur des villes. Mais il ne faut pas en sortir. Si on s'aventure trop loin, on rencontre le cercle de la Végétation. La Végétation a rampé pendant des kilomètres vers les villes. Elle attend. Quand la ville sera morte, la Végétation l'envahira, elle grimpera sur les pierres, elle les enserrera, les fouillera, les fera éclater de ses longues pinces noires. Elle aveuglera les trous et laissera pendre partout des pattes vertes. Il faut rester dans les villes, tant qu'elles sont vivantes, il ne faut pas pénétrer seul sous cette grande chevelure qui est à leur porte : il faut la laisser onduler et craquer sans témoins. Dans les villes, si l'on sait s'arranger, choisir les heures où les bêtes digèrent ou dorment, dans leurs trous, derrière les amoncellements de détritus organiques, on ne rencontrera guère que des minéraux, les moins effrayants des existants.

Le végétal se trouve ici animalisé (*pinces, pattes*) et féminisée, voire hystérisé (*grande chevelure*) : le mythe de la Plante croise celui de « l'éternel féminin ».

Or, contre Sartre, on ne saurait penser la *philosophie de l'urbain* renaturé sans une *philosophie du végétal*. Quentin Hiernaux, dans la préface à son anthologie qui commence justement avec ces lignes de *La Nausée*, souligne que les plantes affichent une « vitalité obscure, inquiétante, incommensurable avec la nôtre[100] ». L'expérience fameuse de la racine de marronnier qui fait directement écho à cette page, montre très bien ce que le végétal peut parfois connoter ou symboliser, selon une analogie avec l'insecte : le non-sens du non-humain, le vertige de l'informe, le tabou de la démultiplication organique, voire sexuelle. Cette « opacité » de la vie végétale dont parle le philosophe Mickael Marder, se double d'une tendance à « la pure prolifération » quasi illimitée, rapprochée audacieusement de la « volonté de puissance » nietzschéenne[101]. Il en résulte une forme de *monstruosité* que la littérature et le cinéma n'ont pas manqué d'illustrer : « la croissance végétative ne connaît pas de fin intrinsèque, pas de limite ni de sens de la mesure ou de la modération ; en un mot, elle est monstrueuse[102] ».

Florence Burgat a exploré cette « altérité radicale » des plantes, pour reprendre une formule de Francis Hallé, qui n'est pourtant qu'un versant de leur identité, puisqu'elles se donnent aussi à voir et à vivre comme « familiarité rassurante[103] ». Florence Burgat retient de son côté la « différence ontologique » qui marque une coupure profonde entre les végétaux d'un côté, les animaux et les humains de l'autre, fondée sur la distinction entre « la vie » et « le vivre », en refusant « l'option racoleuse de l'anthropomorphisme[104] » présente dans quelques ouvrages récents de vulgarisation portant sur « l'intelligence des plantes » (Peter Wohlleben) ou la « neurobiologique

---

[99] Aude Volpilhac, « Du figuré au littéral. Apocalypse végétale dans quelques récits de fin du monde », dans « Marâtre Nature. Quand Gaïa contre-attaque », *Pagaille. Littératures et médias comparés*, nº 1, 2021, p. 67-83.

[100] Quentin Hiernaux, « Introduction générale », dans *Philosophie du végétal. Botanique, épistémologie, ontologie. Textes réunis par Q. Hiernaux*, Paris, Vrin, 2021, p. 7.

[101] Michael Marder, « L'âme des plantes : l'insaisissable sens de la vie végétative » (2011), dans *Philosophie du végétal, op. cit.,* p. 263-291.

[102] *Ibid*., p. 271.

[103] Quentin Hiernaux, « Introduction générale », dans *Philosophie du végétal*, *op. cit*., p. 8-9.

[104] Florence Burgat, *Qu'est-ce qu'une plante ?*, Paris, Seuil, 2020, p. 19.

végétale » (Stefano Mancuso). Sur le plan morphologique et biologique, la plante incarne une vie décentrée ou acentrée, la « vie en réseau », ce qui veut dire que les concepts d'« individualité », d'« ipséité », d'« intériorité », d'« expérience vécue », ne peuvent selon la philosophe en aucun cas s'appliquer à elles. Florence Burgat renoue alors en phénoménologue avec le Sartre de *La Nausée*, lorsque Roquentin se confronte à la « masse noire et noueuse, entièrement brute » de la racine du marronnier, source de « peur », révélation de « ce que voulait dire "exister" » :

> Les végétaux, venus des premiers âges, mus par la poussée pure, méconnaissant la césure de la naissance et la rupture irréversible de la mort, s'effondrant lentement sur eux-mêmes pour renaître ailleurs, décidément sourds à l'adversité, vivant en quelque sorte dans l'indifférence, forment un contre-monde. La vie végétale, si étrangère à la nôtre, peut aussi être l'expérience angoissante d'une existence qui est purement là[105].

Ainsi, l'un des ressorts de « l'inquiétante étrangeté » végétale vient sans doute de son « immortalité potentielle[106] », située en deçà de la frontière entre vie et mort, mais aussi du fait d'échapper à la notion d'*individu* envisagé comme totalité indivisible. Le monde végétal est celui du Multiple et de l'Hybride, de la Greffe, de l'identité proliférante : « absence de centre », « absence de soi », possibilité de « se mêler au non-soi[107] ». Ceci n'est toutefois pas le dernier mot de l'essai, qui consacre par ailleurs un chapitre à « la beauté des plantes » définie, à travers la pensée anti-darwinienne du zoologue suisse Adolf Portmann, comme « apparence inadressée[108] ». Cette beauté formelle, conçue en dehors de toute finalité adaptative, serait une manière de nous relier à un règne avec lequel nous n'avons rien de commun au plan « ontologique ».

Ainsi, végétaliser la ville veut dire repenser l'horizon d'attente philosophique et esthétique des urbains en matière d'imaginaire végétal. Comme le montre très bien le conte fantastique d'Alphonse Daudet *Woods'town* (1873), redécouvert aujourd'hui, la nature urbaine maîtrisée peut vite basculer en son contraire ; la transformation de la forêt en bois de construction est dangereusement réversible, immensément fragile, et les arbres peuvent reprendre aux villes ce qui leur a été pris, semble suggérer le récit. Il y a des édens végétaux mais aussi des apocalypses végétales. Que faire de l'imaginaire social en partie anthropocentré marqué par les notions d'espèces « nuisibles », de « mauvaises herbes », d'« herbes folles », de « plantes invasives », dont on trouve une puissante incarnation dans ce conte fantastique d'Alphonse Daudet justement, qui traverse toute l'histoire de la science-fiction et de la *fantasy*, mais que l'idée de « jardin en mouvement » ou de « Tiers Paysage » (Gilles Clément) reconfigure ?

Le rapport *symbolique* de l'Occident aux plantes s'avère donc très complexe, d'une immense richesse, et documenté par une bibliographie que nous ne saurions convoquer ici. Nous entendons seulement rappeler qu'il existe une peur, une *haine*, ou une phobie du végétal, à distinguer de *l'oubli* du végétal, lié au « maléfice de son omniprésence » comme au « handicap de l'altérité », le tout se greffant sur un « zoocentrisme » structurel[109]. Le « tournant végétal » relatif que nous connaissons aujourd'hui est très récent. Resterait à voir dans quelle mesure cette négativité ressentie relève de la construction culturelle, de l'histoire des sociétés, ou bien des « structures

[105] *Ibid*., p. 83.
[106] *Ibid*., p. 11.
[107] *Ibid*., p. 105.
[108] *Ibid*., p. 129-133.
[109] Nous empruntons ces formules à Francis Hallé, et renvoyons pour plus de détails à son chapitre « Les plantes, les animaux et les hommes », dans *Éloge de la plante. Pour une nouvelle biologie*, Paris, Éditions du Seuil, 1999, p. 17-37.

anthropologiques de l'imaginaire ». Comme le souligne encore Francis Hallé, les plantes « nous conduisent de façon directe aux archétypes de notre inconscient collectif[110] ». L'ambivalence fondamentale de la couleur verte, bien mise en évidence par l'enquête historique de Michel Pastoureau[111], se retrouve dans notre relation culturelle au végétal.

De fait, une histoire de la nature en ville ne saurait passer sous silence « le végétal indésirable[112] ». Nous pouvons relever une conception insulaire du jardin chez Pierre Grimal, quand celui-ci résulte de la domestication d'une nature perçue comme ennemie : « tandis que, dans une Nature encore indomptée, cette vie de la plante est le plus souvent hostile et *inhumaine*, la première conquête du jardin est de la rendre amicale[113] ». C'est surtout la littérature de science-fiction qui a souvent mis en scène cette *altérité* pure et menaçante de la plante, sous la forme de ce végétal *invasif* emblématisé par Sartre dans *La Nausée*. Ainsi, Jack Finney, dans *L'Invasion des profanateurs* (« Invasion of the Body Snatchers », 1955 ; première traduction française, « Graines d'épouvante », 1977) reprend le thème de l'invasion des extraterrestres, sous forme de « cosses de fèves géantes », qui vont dupliquer des corps humains en les vidant de leur substance vitale. Là encore, le végétal presque invisible, minuscule, se répand de manière irrépressible, et brouille la frontière entre vie et mort :

> Ces énormes cosses évoquaient par leur contenu la fleur de chardon ou ces vesses-de-loup qui s'émiettent et s'éparpillent au moindre souffle de vent. Ces flocons étaient ensachés dans un entrelacs de fibre jaunes, recouvrant lui-même une sorte de membrane translucide et desséchée, qui ressemblait tant par la couleur que par la texture à de la feuille morte[114].

Mais on pourrait citer aussi tous les récits fondés sur l'usage ou l'agentivité de plantes maléfiques, en lien avec le domaine des contes, du folklore, ou du mythe de la magicienne Médée, à l'instar ce nénuphar mystérieux qui ronge l'intériorité de Chloé dans *L'Écume des jours* de Boris Vian.

Par ailleurs, un certain puritanisme déclare la guerre aux « mauvaises herbes[115] », tout en vouant un culte à l'herbe bien tondue, ce qui a conduit entretenir cette « névrose du tout-green-tout vert[116] » dont nous peinons à nous guérir. Dès le XVII^e^ siècle mécaniste, un Francis Bacon note que « rien n'est plus plaisant à l'œil que l'herbe verte que l'on regarde tondue de près[117] ». Ce noyau structurel, celui de « l'herbe domestiquée », élément constitutif des « herbes de la distinction », comme le souligne Henri Cordin, restera « globalement acquis jusqu'à la fin du XX^e^ siècle[118] ». Ainsi, par exemple, Zola, dans son article « Les Squares » (*Le Figaro*, 18 juin 1867), dénonce ces nouvelles réalisations haussmanniennes qui imposent une nature complètement artificielle, où se mêlent distinction sociale et morale végétale, sur fond d'hygiénisme célébrant le « vert pulmonaire[119] » :

---

[110] Francis Hallé, *Éloge de la plante, op. cit.*, p. 15.
[111] Michel Pastoureau, *Vert. Histoire d'une couleur* [2013], Paris, Seuil, 2017.
[112] *La Ville végétale*, *op. cit.*, p. 199.
[113] Pierre Grimal, *L'Art des jardins*, *op. cit.*, p. 6.
[114] Jack Finney, *L'Invasion des profanateurs*, Paris, Denoël, SF, 1994, p. 111-112.
[115] Donnons quelques pistes bibliographiques historiques et littéraires : Denise Le Dantec, « La force du plus fragile », dans « Herbes sages, herbes folles », *La Grande oreille*, n° 50, juillet 2012 ; François Jarrige, « Éloge du pissenlit », 1er décembre 2016, https://alternatives-agriculturelles.fr/eloge-du-pissenlit/, où l'on peut lire : « La pelouse plantée est une construction historique et un vaste *business* qui engouffre chaque année des quantités astronomiques d'eau, de pesticides et d'essence ». Sur l'histoire de « l'herbe maintenue courte », voir Lucie Nicolas-Vullierme, *Gazons*, Paris, Klincksieck, coll. « De Natura Rerum », 2022.
[116] Gilles Clément, *Le Jardin planétaire*, *op. cit.*, p. 92.
[117] Cité par Henri Corbin, *La Fraîcheur de l'herbe*, *op. cit.*, p. 143.
[118] *Ibid*.
[119] *Ibid*., p. 152.

> Dès que la pioche des démolisseurs de M. Haussmann a changé tout un quartier en une vaste place nue et blanche de plâtre, des jardiniers arrivent avec du terreau et des mottes de gazon dans des brouettes : on apporte des arbres et des rochers, on creuse une mare, on trace des allées qu'on borde de pots de fleurs enfoncés dans le sol ; et, huit jours après, on livre aux promeneurs un jardin étroit, poussé comme par enchantement, et que les machinistes de l'Opéra-Comique semblent être venus poser là […] Aussi Paris se voit-il forcé de créer un gazon à son usage, un gazon de luxe, un gazon propre et civilisé […][120].

On sait que « le Paradou » de *La Faute de l'abbé Mouret* (1875) sera justement à l'inverse un « jardin en mouvement » avant l'heure, réensauvagé, incarnant la force de l'élan vital. Corbin, citant lui aussi le petit pamphlet zolien dirigé contre ce « petit gazon coquet, velours de bonne compagnie », poursuit en rappelant « qu'à partir de 1910, la notion d'"espace vert" se substitue partiellement à ce vert encadré, gardé[121] ». François Jarrige résume ainsi les enjeux tout à la fois économiques et symboliques de cette mythologie du gazon souvent impensée, très intériorisée :

> Les Américains du nord dépenseraient annuellement 750 millions de dollars en semence de gazon. Entre l'arrosage, la tonte, les pesticides et toute la quincaillerie qui va avec, le gazon générerait une industrie de près de 30 milliards aux États-Unis et 3 milliards au Canada ! Dans ces pays, le gazon bien vert et bien tondu n'est pas seulement un plaisir simple mais une véritable exigence morale : un gazon mal entretenu reflète en effet « *le drame, le divorce, la mort accidentelle, la dépression, le revers de fortune, le laisser-aller, le célibat, la défaite […] quand ce n'est pas une moralité douteuse* », notent avec humour les anthropologues canadiens Bernard Arcand et Serge Bouchard dans *Quinze lieux communs* (1993)[122].

On sait que cette réhabilitation de la végétation « spontanée » des villes se développe depuis la mise en place des différentes « stratégies biodiversité ». Mais il serait important de souligner, en suivant l'enquête d'Henri Corbin sur l'imaginaire des herbes, que cette idée se trouve assez tôt chez les écrivains. Dès le XVII^e^ siècle en Angleterre, « certains artistes, certains naturalistes considèrent que les plantes méprisées sont belles[123] ». Et de citer ensuite parmi les célébrants des « méchantes herbes », les Thoreau (*Journal*), Hugo (*Les Contemplations*), ou Jacques Réda (*L'Herbe des talus*). Hugo, dans *Les Misérables*, célèbre un jardin « livré à lui-même » : « le jardinage était parti, et la nature était revenue ». On y percevait « l'effort sacré des choses vers la vie[124] ». Précisons que bien souvent, ces auteurs restent anthropocentrés, et qu'ils voient dans ces plantes malaimées un miroir de leur marginalité glorieuse, de leur pitié pour les opprimés, ou de leur anticonformisme. Ainsi, la *friche* qui vient clore l'article d'Arthur Pétin, nous l'avons dit plus haut, incarne l'un de ces nouveaux espaces valorisés tout à la fois par la littérature des « herbes folles », et les paysagistes héritiers de Gilles Clément.

Comme le note ici Thierry Paquot les utopies végétales restent très minoritaires dans la littérature. Difficile de citer de nombreux titres en dehors de cet hapax que constitue *Ecotopia* évoqué plus haut. Dans son sillage, le genre émergeant du *solarpunk*[125], du

---

[120] Cité par Pierre Solda, « Zola et l'hausmannisation de Paris », *Paysages urbains de 1830 à nos jours*, dir. Peter Kuon et Gérard Peylet, *Eidôlon*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2004, p. 99.
[121] Henri Corbin, *La Fraîcheur de l'herbe*, *op. cit*., p. 152-153.
[122] François Jarrige, « Éloge du pissenlit », art. cité.
[123] Henri Corbin, *La Fraîcheur de l'herbe*, *op. cit*., p. 26.
[124] Cité dans « Herbes sages, herbes folles », *La Grande oreille*, n° 50, juillet 2012, p. 14.
[125] Voir l'anthologie de nouvelles *Solarpunk : vers des futurs radieux*, Paris, Les Moutons électriques, 2024. Ajoutons que cet éditeur avait initié en 2021 une série de publications placées sous le signe du « Besoin d'utopie », en rééditant Pierre Pelot (*Transit*, 1977), Michel Jeury (*L'univers-ombre*, 1979), Ursula Le Guin (*L'œil du héron*, 1978) ou Kim Stanley Robinson (*Lisière du Pacifique*, 1990). Pour un bref aperçu historique du genre, né dans la blogosphère américaine à partir de 2014, voir Yannick Rumpala, *Hors des décombres du monde*, *op. cit.*, p. 139-141.

« punk *espoir* ou *solaire* », héritier de la science-fiction anarchiste et écologiste, du *cyberpunk* et du *steampunk*, que nous n'abordons pas dans ces pages, tente de compenser cette tendance, en refusant le « défaitisme », réagissant à « tant d'années de chape dystopique[126] ». C'est bien ce que montre l'article de Valérie Stiénon sur les écofictions d'anticipation. Alors même qu'il construit la cité idéale de France-Ville, dans une perspective hygiéniste, Jules Verne ne développe que fort peu le versant végétal de sa cité de la santé : « la question de la nature demeure largement évacuée, même dans le modèle idéalisé de la cité prétendument parfaite : entre aseptisation et exploitation, elle ne trouve pas sa place » note l'universitaire. De même, dans *Ignis*, on distingue une « volonté de maîtrise climatique : grâce à la production de chaleur, un climat artificiel est recréé dans Industria City ». Dans *L'Île sous cloche* (1946) de Xavier de Langlais, comme le titre le suggère, triomphent l'artefact et le non-organique : « on y cultive plutôt les métaux, dans un parc aurifère, où croissent des épis d'or et des fruits de fer ». Tout le corpus romanesque étudié par Valérie Stiénon, sur un siècle de production (1846-1946), dévoile un véritable paradigme, très structurel, tout particulièrement enraciné dans les esprits, celui de la « cité dénaturée », alimentée non par « l'écologisme », mais par l'*eugénisme*, le *darwinisme social*, sur fond de *prométhéisme*. Yannick Rumpala, dans son essai de typologie des fictions livrant « des espérances pour l'habitabilité planétaire[127] », n'évoque finalement que *deux* textes marqués par une relation pacifiée avec une nature très présente : *Ecotopia*, toujours, exemple de la « sécession arcadienne[128] », qui présente des villes dont la taille reste limitée, comme dans le cas des cités-jardins pensées par Howard ; *Le Nom du monde est forêt* (1972), novella primitiviste d'Ursula K. Le Guin, qui annonce les films *Avatar* de James Cameron, grands modèles de la « spiritualité naturelle[129] », sur fond de substrat animiste, et d'habitat préurbain. Les autres types proposés, plus *sociocentrés* qu'*écocentrés*, un peu plus largement illustrés aussi, sont « l'abstention technologique », « la frugalité autogérée », « l'abondance automatisée » et « le conservationnisme autoritaire ».

De même, la lecture d'un Pierre Grimal, idéologiquement datée par-delà son immense édition historique, reste marquée par une vision très cartésienne de la domination ; pour lui, « les jardins ne sont guère qu'une façon pour nous de prendre possession de la nature […] » ; et à la différence du peintre, le jardinier « peut vraiment se rendre maître de la nature elle-même, réduire ses caprices, limiter son gaspillage et sa profusion[130] ; ou bien, il fait du jardin un « monde clos, indéfiniment malléable[131] ». Il ajoute plus loin : « le jardin est l'enclos merveilleux où l'on apprend à *tricher* avec les lois de la Nature[132]. » Cette incarnation du « vieux rêve du microcosme » devient le miroir équivoque de l'interventionnisme humain, entre connaissance, expérimentation et prométhéisme ; le jardin est cette « image, à l'échelle humaine, du Cosmos démesuré, que son immensité dérobe à l'emprise directe de l'homme. Dans un jardin tout devient possible[133] ».

Par ailleurs, dans la littérature, l'imaginaire urbain reste majoritairement minéral, hanté par le dualisme ville / campagne. Prenons deux exemples révélateurs. Malgré la préface citée plus haut, qui ouvre le récit utopique des *Villes invisibles* (1972) travaillé

[126] « Avant-Propos des éditeurs », *Solarpunk : vers des futurs radieux*, *op. cit.*, p. 6.
[127] Yannick Rumpala, *Hors des décombres du monde*, *op. cit.*, p. 185-233.
[128] *Ibid.*, p. 208-212.
[129] *Ibid.*, p. 229-233.
[130] Pierre Grimal, *Les Jardins romains*, *op. cit.*, p. 3.
[131] Pierre Grimal, *L'Art des jardins*, *op. cit.*, p. 6.
[132] *Ibid.*, p. 7.
[133] *Ibid.*, p. 6-7.

par la « mégalopolis », il faut bien dire qu'Italo Calvino nous plonge dans une collection d'« emblèmes » qui fait de la ville un espace avant tout coupé de la nature, sans parler de sa dimension mentale (« la mémoire », « le désir », « la peur ») et sémiologique (« les signes »), puisque le structuralisme n'est pas loin : « Il vient à l'homme qui chevauche longtemps au travers de terrains sauvages, le désir d'une ville[134] » ; ou encore : « toute ville reçoit sa forme du désert auquel elle s'oppose[135] ». D'un côté, le « grondement des roues », et de l'autre, « le hurlement des loups[136] », le binarisme ne peut être plus clair, dans un livre qui laisse complètement de côté ce que Philippe Rahm appelle « l'histoire naturelle de l'architecture[137] » : discordances des temps, bien sûr. La « crise de la nature[138] » qui inquiète pourtant Calvino ne se résout pas dans ses rêves de « villes heureuses[139] ». La première *image* qui ouvre les séries offre une variante de la Jérusalem céleste, la grande cité construite avec des pierres précieuses : « […] Diomira, une ville avec soixante coupoles d'argent, des statues en bronze de tous les dieux, des rues pavées d'étain, un théâtre en cristal, un coq en or qui chante chaque matin sur une tour[140] ». De même, le Paris de Jacques Roubaud dans *La Forme d'une ville* (1999), à l'exception des quelques vers donnés en épigraphe de ce texte, ne fait quasiment pas exister le vivant non-humain. Nous pourrions multiplier les exemples. Les villes végétales n'occupent une place réelle dans notre imaginaire que depuis fort peu de temps. La ville idéale est une ville faite de pierre, sans « aucune trace du moindre être vivant », comme le rappelle le biologiste italien Stefano Mancuso qui se réfère à la peinture de la Renaissance qui fait figure ici de grand paradigme[141]. Pensons en effet aux fresques du Palazzo Pubblico de Sienne du XIV^e^ siècle, *Allégorie et effets du Bon et du Mauvais Gouvernement* que l'on doit à Ambrogio Lorenzetti, ou encore à la *Cité idéale* dite aussi « panneau d'Urbino », réalisée à la fin du XV^e^ siècle par un ou plusieurs auteurs inconnus, parmi lesquels, on l'a supposé, Piero della Francesca.

Enfin, il semble difficile d'écrire des fictions écologiques euphoriques, optimistes ou joyeuses : « pourquoi y a-t-il si peu de visions radieuses et inspirantes[142] ? » La veine dystopique domine. La négativité reste l'un des moteurs de la catharsis littéraire, et le mythe de l'Apocalypse s'avère plus prolifique que celui de l'Eden ou des Hespérides. Dans son essai consacré aux relations entre science-fiction et écologie, *Hors des décombre du monde*, Yannick Rumpala montre le poids éditorial que représente la fiction prométhéenne, ou bien « imprégnée par un optimisme technologique[143] », ou bien hantée par une fièvre catastrophiste, qui imagine une humanité disparue, refugiée dans un monde souterrain, exilée hors de la planète Terre, rendue obsolète par les machines. Non pas la ville-jardin, mais le visionnaire *Metropolis* (1927) de Fritz Lang, la terrible mélancolie de *Soleil Vert* (1973) réduisant la nature au statut d'image, le gigantisme artificiel et vertical de *Blade Runner* (1982). Non pas l'*oasis* ou la *savane* abordés ici par Thierry Roger, mais le sous-sol abritant des humains « enterrés sous le béton et le métal, dans une

[134] Italo Calvino, *Les Villes invisibles*, *op. cit*., p. 12.
[135] *Ibid*., p. 24.
[136] *Ibid*., p. 44.
[137] Philippe Rahm, *Histoire naturelle de l'architecture*, *op. cit*.
[138] Italo Calvino, *Les Villes invisibles*, *op. cit*., p. VI.
[139] *Ibid*.
[140] *Ibid*., p. 11.
[141] Stefano Mancuso, *La Cité vivante*, *op. cit*., p. 197.
[142] Yannick Rumpala, *Hors des décombres du monde*, *op. cit*., p. 85.
[143] *Ibid*., p. 30.

lumière artificielle[144] » dans *Les Cavernes d'acier* (1954) d'Isaac Asimov, le désert de *Mad Max* (1979), la décharge de *Wall-E* (2008), la « mécanosphère[145] » de *Matrix* (1999).

Et s'il y a un « contrat pastoral » signé par la littérature, celui-ci s'enracine historiquement dans le genre de la poésie[146], irrigue le roman et le théâtre depuis la Renaissance, pour verser ensuite, avec la modernité romantique, dans l'ironie, la déconstruction ou la parodie[147], à moins de survivre, sous forme plus ou moins nostalgique, sous les traits de ce que la critique américaine appelle « la post-pastorale[148] », incarnée par exemple dans l'œuvre de Philippe Jaccottet. Reste que cette poésie du végétal, à de rares exceptions – Jacques Réda par exemple – cohabite peu avec le monde urbain.

À moins d'imaginer une rencontre entre la littérature post-pastorale et le très actuel mouvement post-urbain[149], selon un processus de dé-métropolisation, à travers une promotion des *villes moyennes*, et finalement une réappropriation bioclimatique, frugale et joyeuse, de la *cité-jardin à l'anglaise*. À moins de voir le programme de Stefano Mancuso, la multiplication à grande échelle des « chemins des arbres[150] », déjà imaginé par Jean Giono dans le final de son essai de 1937, contemporain de *Que ma joie demeure*, *Les Vraies Richesses*. Ce passage, qui réécrit l'Acte V de *Macbeth*, avec sa « forêt qui marche », convertit en utopie la dystopie de *Wood'stown* imaginée par Alphonse Daudet, selon une métamorphose végétale généralisée qui est aussi une apothéose politique :

> Soudain, toute la ville éclate d'arbres. Des arbres poussent à travers ses murs, à travers ses toits, ses clochers, ses usines. Soudain, tout se découvre de ce qui paraissait si sec et tout perdu, et ceux qui n'avaient au fond de leur cœur qu'une toute petite graine deviennent de formidables mélèzes, des cèdres, des chênes, des sapins, des ormes. La ville crevée d'arbres devient forêt. Ceux qui vivaient dans les rues noires, soumis à l'usine, à la boutique et au bureau et qui portaient (parfois sans le savoir) la petite graine, le souvenir de la joie paysanne, le désir de la pureté, l'appétit de la simplicité, l'envie de vivre bouillonnant de sang vert, s'élancent vers le ciel avec des troncs droits comme des barres de fer, des branches plus larges que des branches de légende, des feuillages plus épais que le pelage des lions et des béliers. Nos fanfares de vent s'élancent vers eux et les pénètrent. La ville fond dans la puissance de leur vie d'arbre[151].

« Chemin des arbres » déjà réalisé, comme Mancuso le souligne lui-même[152], au Brésil, à Porto Alegre, dans la rue Gonçalo de Carvalho. Le biologiste italien ajoute :

> […] un océan de verdure qui entrerait dans nos villes, sans une quelconque délimitation des alentours, à travers toutes les rues. Il y aurait tout à y gagner, et de manière définitive. […] De toute façon, il n'existe pas d'autre solution. Nous devons impérativement couvrir nos villes d'arbres. Et le plus tôt sera le mieux[153].

---

[144] *Ibid*., p. 51.
[145] *Ibid*., p. 37.
[146] Voir Jean-Claude Pinson, *Pastoral. De la poésie comme écologie*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2020.
[147] Voir par exemple le très beau récit finlandais d'Aki Ollikainen paru en 2018, *Pastoral*e (10/18, 2021).
[148] Voir par exemple Terry Gifford, « Gary Snyder and the Post-Pastoral », *Ecopoetry. A critical Introduction*, ed. J. Scott Bryson, Salt Lake City, The University of Utah Press, 2002, p. 77-87.
[149] Guillaume Faburel, *Pour en finir avec les grandes villes : manifeste pour une société écologique post-urbaine*, Paris, Le Passager clandestin, 2020.
[150] Stefano Mancuso, *La Cité vivante*, *op. cit*., p. 216.
[151] Jean Giono, *Les Vraies Richesses* [1937], Paris, Grasset, 2018, p. 141.
[152] Stefano Mancuso, *La Cité vivante*, *op. cit*., p. 214.
[153] *Ibid*., p. 215.



Rua Gonçalo de Carvalho, Porto Alegre (Brésil)